

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

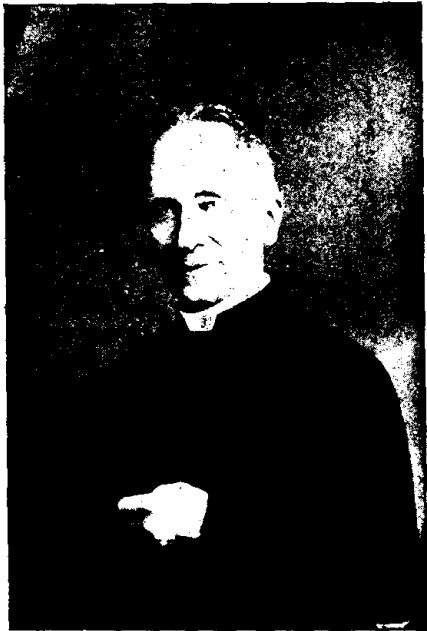
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 652.—SAMEDI, 31 OCTOBRE 1896

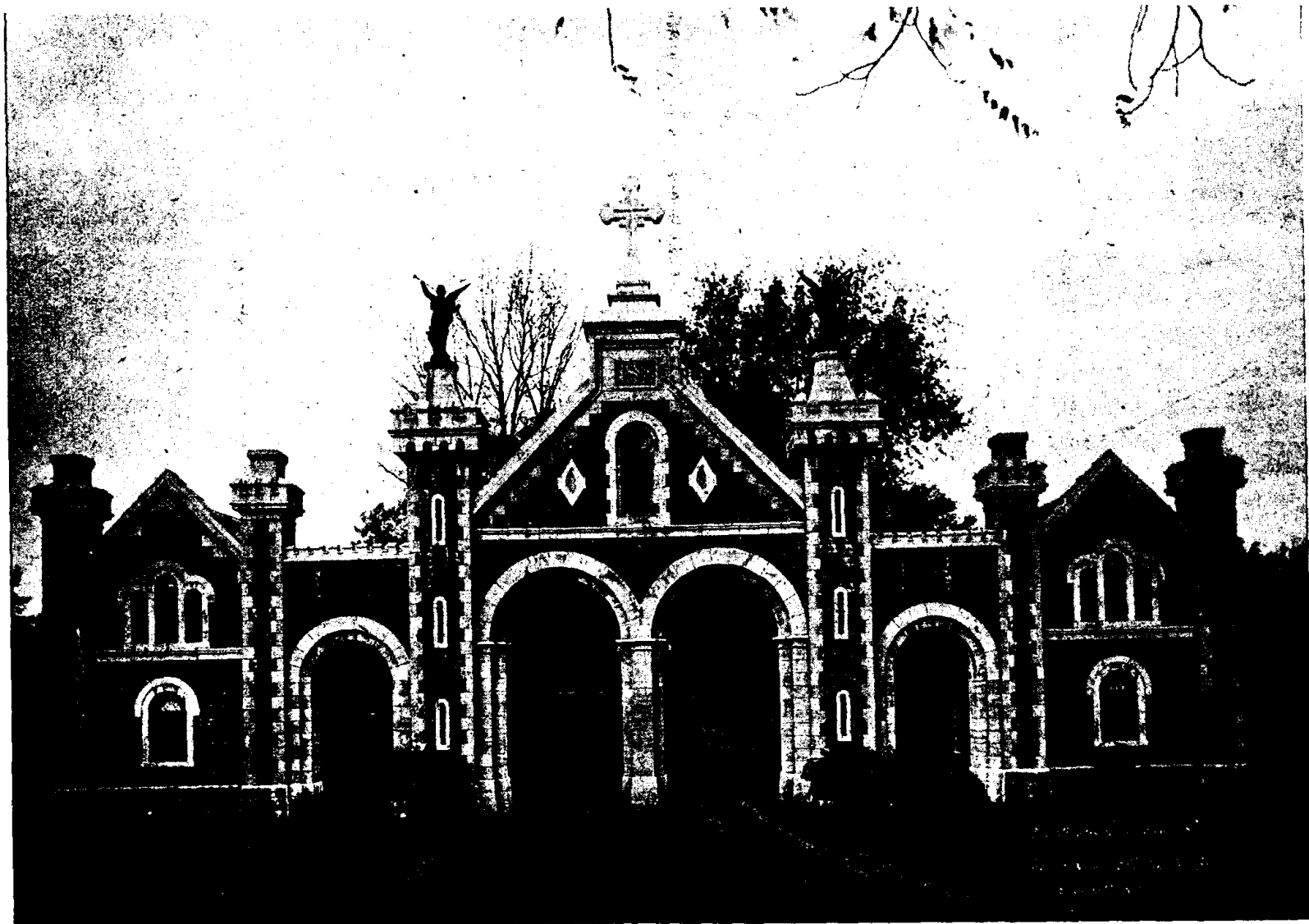
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. L'ABBÉ TOUPIN, P.S.S., DÉCÉDÉ—Pho. L.-E. Desmarais. M. L'ABBÉ BOUCHARD, DÉCÉDÉ—Pho. Livernois



MONTRÉAL.— L'ENTRÉE DU CIMETIÈRE CATHOLIQUE MONT-ROYAL.— Photo Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL 31 OCTOBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le jour des morts, par G.-P. Labat.—M. l'abbé Toupin.—Petite poste en famille.—Poésie : Glaces polaires, par A. de Bussières.—Le naufrage de la *Blanche Nef*, par Karoli.—Pitié pour les orphelins, par Firmin Picard.—L'ambulance-vélocipède.—Récréation.—A la villa "Claire Vue," (avec gravures) par Fauvette.—Dans les îles, par Benjamin Sulte.—Vers le pôle Nord, par le Dr Nansen.—Mme Nansen (avec portrait).—Deux unions, par Lisette.—Aux amateurs d'opéras.—Primes du mois d'octobre.—Nouvelles à la main.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Feuilleton.—Jeux et récréations.

GRAVURES : Portraits de MM. les abbés Toupin et Bouchard, décédés.—L'entrée du cimetière catholique Mont-Royal.—L'ambulance-vélocipède.—La catastrophe de la rue Saint-Pierre, à Montréal : Les pompiers s'attaquant au brasier ardent (double page contenant 14 gravures).—Gravures de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le cent quarante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 7 NOVEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

ROMAN CANADIEN

Dans notre numéro de la semaine prochaine, nous commencerons la publication d'un nouveau roman canadien inédit :

LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

Trésor des Montagnes Rocheuses

L'auteur est l'un des plus actifs et des mieux goûtés parmi les nombreux collaborateurs de notre journal, M. RÉGIS ROY, d'Ottawa.



Ce n'est pas sans émotion que je commence aujourd'hui ma causerie, car le sujet qui s'impose, en prenant ma plume, est de vous parler de la terrible catastrophe qui vient de mettre Montréal en deuil.

Vous connaissez le lugubre accident : effondrement d'un édifice en feu, entraînant dans la fournaise trois braves, les pompiers Laporte, King et Carpentier, victimes du devoir.

Résultat : trois morts, trois veuves, dix-huit orphelins.

Que vous dirai-je ? Je n'en sais trop rien, la mort est chose si stupéfiante !

Tout n'est pas rose dans les familles dont le chef appartient à la brigade du feu, car chaque fois que retentit la cloche d'alarme, la femme et les enfants sursautent aussitôt, écoutent et se demandent avec anxiété si le mari, le père reviendra sain et sauf de la bataille qu'il va livrer au feu.

Je me suis trouvé, plus d'une fois dans une de ces familles, au moment où les timbres des cloches de Notre-Dame, de Sainte-Anne, de Saint-Pierre et de la cathédrale anglaise éveillaient tout à coup l'attention.

L'alarme ! L'alarme ! On se lève, puis on se tait en écoutant le nombre de coups. La carte portant les numéros des boîtes d'alarme est là collée au mur, comme dans la plupart des maisons, du reste,—mais là, plus en vue que partout ailleurs—et on cherche vite où se trouve le numéro sonné.

Tel numéro ! c'est loin, là-bas dans le quartier industriel ; ce doit être un gros feu !

Et l'on prête toujours l'oreille !

Le timbre lugubre sonne encore ! Seconde alarme ! c'est en effet un feu important.

Les minutes s'écoulent. La pauvre femme anxieuse, grave, les enfants aux yeux élargis par la crainte regardent leur mère.

Encore le timbre ! Troisième alarme ! C'est bien grave.

Toutes les brigades sont dehors. De la rue, montent le bruit du galop des chevaux lancés à toute vitesse, les cloches des pompes sonnent à pleine volée, de ce son si connu qui fait jeter toutes les voitures à droite et à gauche, pour laisser la voie libre aux pompiers.

Toute la réserve est appelée, le ciel est rouge, les affaires sont suspendues, on s'arrête, on s'interroge dans les rues, pleines d'une foule avide de savoir ; puis on court, on se précipite.

La fabrique X... est en feu !... Huit cents ouvriers !... Toutes les pompes y sont.

Pauvres femmes en larmes, qui tombent à genoux en jetant au ciel la prière muette des âmes qui souffrent tant que rien ne peut décrire leur souffrance !

Et cette indicible angoisse dure tant qu'on n'a pas eu des nouvelles de l'absent, du combattant, du soldat du devoir, du père des enfants blonds et roses qui, eux, remis bien vite de leur première peur, sont retournés à leur jeux, pendant que la mère qui n'a jamais pu s'habituer à ces chocs, est tombée épuisée sur sa chaise.

L'ainé qui est allé à la caserne du père revient :

—Papa est bien, maman !

—Sauvé ! encore une fois !

Et la pauvre femme, recueillie un instant, devant Dieu qu'elle remercie, reprend tout son courage :

—Allons, les enfants, étudiez vos leçons. Vous voyez comme le bon Dieu est bon ; n'oubliez pas de le remercier, ce soir. Moi, j'ai encore du repassage à faire. Allons, tout le monde à l'ouvrage !

Et la vie tranquille reprend ainsi jusqu'à la nouvelle alarme, qui peut arriver quelques heures plus tard, car les incendies sont nombreux à Montréal et les pauvres pompiers sont souvent sur la brèche.

. Ces émotions répétées ne sont pas faites pour

rendre bien obustes les femmes des pompiers, malgré toute leur énergie et leur gaieté fébrile—je dis fébrile, car la réaction produit toujours cet effet—et la plupart d'entre elles sont sujettes à des maladies de cœur, de ce cœur que la crainte et la joie font battre trop vite, par moment.

Et ce sont ces bonnes, ces braves femmes que certains individus se plaisent parfois à faire souffrir.

On dit—mais j'ai tant de peine à croire à un tel raffinement de sottise et de cruauté !—on dit que, quelques instants après l'accident, un journaliste a été demander à la femme d'une des victimes la photographie de son mari !

On dit encore—mais c'est monstrueux !—qu'un entrepreneur de pompes funèbres a été faire ses offres de service à une autre de ces veuves d'une heure ! !

Voyons ! voyons ! ! il me semble que je rêve, que j'ai mal lu, mal compris ! Il ne peut pas exister d'être aussi mal faits que cela !

Ces gens là devraient être châtiés.

Pauvres veuves de braves ! que Dieu vous assiste dans la grande douleur qui vous accable, que le courage vous aide à supporter cette infortune irréparable ! Et vous tous, citoyens de Montréal, songez au devoir qui vous incombe maintenant, puisque c'est pour vous que trois vaillants ont donné leur vie.

Trois familles sont en deuil, et vingt-et-un êtres sans pain !

. Le système décimal fait des progrès, ce système décimal français aujourd'hui adopté dans une certaine mesure par presque toutes les nations et dont Victor Hugo, malgré tout son génie n'a pas saisi, tout d'abord, les avantages incontestables.

Le grand génie de notre siècle disait en effet à ce propos : " C'est ce pied de roi, ce pied de Charlemagne, que nous venons de remplacer platement par le mètre, sacrifiant ainsi d'un seul coup l'histoire, la poésie et la langue, à je ne sais quelle invention dont le genre humain s'était passé six mille ans, et qu'on appelle le système décimal."

Boutade de poète, qu'il a dû regretter plus tard et qui est incompréhensible de la part du plus grand ennemi de la routine.

" Le genre humain s'en était passé six mille ans," la belle raison ! Mais le genre humain s'était passé aussi des chemins de fer, des navires à vapeur, du télégraphe, du téléphone, du phonographe, de la photographie, etc, etc, pendant six mille ans, et cependant, ne trouvez-vous pas que l'on se trouve très bien de ces innovations ?

Il y a six mille ans, nos pères mangiaient et se mouchoaient avec leurs doigts, mais je crois que le mouchoir et la fourchette du père Adam ont été avantageusement remplacés.

On ne discute pas ces choses-là, et aujourd'hui, le système décimal est le seul adopté dans le monde savant.

Dans le monde civil, l'Angleterre et ses colonies sont à peu près la seule nation qui s'obstine à conserver les mesures barbares de verge, pied, lignes, etc., mais cela va disparaître bientôt.

On comprend parfaitement qu'un changement radical, en pareille matière, gêne un peu, au commencement, mais on s'y fait vite.

Je me souviens qu'un jour, alors que j'étais écolier, je m'entretenais de ce sujet avec mon père.

—Papa, lui disais-je, tu as connu ces anciennes mesures françaises de pieds, aulnes, pouces, lignes, etc ?

—Certainement, puisqu'elles n'ont été abolies qu'en 1840.

—Mais, cela devait être ennuyeux que de compter ainsi, car les calculs étaient bien plus compliqués qu'avec le système décimal.

—C'est vrai, mais l'habitude était là et il a fallu du temps pour la déraciner. En vérité, ce n'est que ta génération qui la trouve aussi naturelle et facile qu'elle l'est et la cause en est que toi, par exemple, tu n'as pas à lutter contre la coutume prise.

Aujourd'hui, on ne connaît plus l'ancien système

que très vaguement et tout le monde est satisfait du nouveau.

Jusqu'à présent on ne l'avait appliqué qu'aux poids et à la plus grande partie des mesures, mais voici qu'un membre de la Chambre française, M. Etienne, député d'Oran, propose de l'adopter pour la mesure du temps, c'est-à-dire qu'il demande que la journée soit divisée en dix heures, avec heures de cent minutes et minutes de cent secondes.

Je ne sais ce que les députés français vont décider, mais il est évident qu'il faudra combattre longtemps avant de faire adopter cette division du temps, qui n'est pas aussi nouvelle qu'on pourrait le croire. Les Grecs l'avaient, il y a près de trois mille ans.

Un changement, moins radical sans doute, s'est opéré chez nous, il y a deux ou trois ans, à propos de la numération des heures. Nos compagnies canadiennes de chemins de fer n'ont plus, en effet, ce qu'on appelle les heures françaises, qui comptent du milieu de la nuit au milieu du jour, et que l'on recommence du milieu du jour au milieu de la nuit. Nos chemins de fer comptent les heures du milieu de la nuit à l'autre minuit, c'est-à-dire vingt-quatre heures, au lieu de deux fois douze, comme l'indiquent nos montres et nos pendules.

J'ai même constaté une chose assez curieuse, en feuilletant, l'autre jour, un volume très répandu au Canada, "*Glories of Catholic Church*," ouvrage américain qui contient les vues des principales églises du globe.

Si vous l'avez, vous remarquerez en effet, que la cathédrale de Saint-François, à Assises, Italie, possède un cadran ne contenant que six divisions d'heures.

C'est la première fois que j'ai connaissance de ce fait.

L'adoption de la journée de dix heures, telle que proposée par M. Etienne, entraînerait toute une révolution dans la confection des cartes et dans les calculs nautiques.

Il passera encore pas mal d'eau sous les ponts avant d'en arriver là, mais il ne faut jurer de rien, à notre époque.

. Un écho poétique des fêtes de France, en l'honneur de l'empereur de Russie.

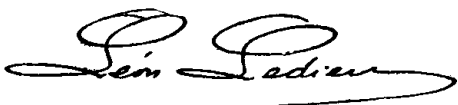
Voici en quels termes le *Matin*, de Paris, en donne communication à ses lecteurs :

Nous avons annoncé que M. François Coppée avait été désigné par ses collègues pour dire un compliment en vers à l'empereur Nicolas, lorsque celui-ci rendrait visite à l'Académie. Une indiscretion, dit le *Matin*, nous permet de donner à nos lecteurs la primeur de la pièce qui a été lue par le poète à l'occasion de cette solennité littéraire. Tout en la publiant, nous faisons les réserves nécessaires sur sa parfaite authenticité, bien que ces vers contiennent des réminiscences de la *Grève des Forgerons*.

LE PONT DES TSARS

—Ma harangue, empereur Nicolas, sera brève...
Voilà. Les Immortels se sont tous mis en grève,
Lorsqu'on a proposé de vous offrir des vers.
Moi seul, vaillant, parmi ces lâches habits verts,
Saisissant aux cheveux l'occasion sublime
D'unir la riche idée avec la riche rime,
J'ai fait ceci—pour proposer qu'au Pont-des-Arts
On donnât désormais le nom de Pont-des-Tsars...
—J'ai dit. Cela vaut bien, sans doute, une épopée.
Et je signe, tout simplement : François Coppée,
En ajoutant pourtant, en post-scriptum, ceci :
Si vous me décorez de "l'Aigle-Blanc," merci !

Sur ce, on peut tirer l'échelle !



Que de jeunes gens ressemblent au lion à moitié créé par Milton ! Les yeux étincellent, la crinière s'agite, mais le reste du corps est une masse inerte et plongé dans la boue.—B.

LE JOUR DES MORTS

Nous devons tous aimer et respecter cette journée, car nous avons tous quelqu'un à regretter, à pleurer, à nous rappeler, à évoquer, et c'est par la prière, cette seule chose vraie ici-bas, qu'il nous est donné de nous mettre en communication, au moins une fois l'an, avec nos chers disparus. J'ai peut-être tort de souligner le mot *regretter*, car les envoyés,—grâce à Dieu qui est bon—sont certainement plus heureux que nous. Aussi, est-ce avec joie que nous devons voir arriver le *jour des morts*, car il nous est donné de passer quelques instants avec ceux qui nous protègent de là-haut !

D'un autre côté, le jour des morts correspondant à la mort de la nature, nous devons envisager avec joie l'espoir d'une résurrection, car de même que la nature revit, renaît plus tard, nous aussi nous devons renaître.

Ces réflexions me sont venues à l'occasion des morts qui tombent comme feuilles depuis quelques jours. Aussi, LE MONDE ILLUSTRÉ, cet album des familles et du souvenir, a-t-il cru devoir sacrifier la plus grande partie du numéro de cette semaine, pour honorer la mémoire de ceux dont les âmes planent encore au-dessus de tombes à peine fermées.

Ainsi, après l'abbé Toupin, dont je n'essaierai pas de faire la biographie, car chacun connaît ses actes et ses saintes œuvres, le R.P. Bouchard, figure bien connue dans toute la province de Québec, ancien missionnaire d'Afrique, ex-aumônier des "voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan," vient aussi de payer son tribut au royaume des cieux ; et, comme c'est dans cette campagne que j'ai eu l'honneur de le connaître et de l'apprécier, j'ai cru devoir, au nom des "voyageurs canadiens," dont il était le père et l'ami, lui rendre cet hommage de respectueuse gratitude.

Au reste, en attendant sa biographie, qui doit être écrite par Monsieur Henri Têtu, lequel était son ami intime, voici quelques lignes, empruntées à un confrère, qui en diront plus que nous, et qui montreront la haute estime qu'on avait pour lui en haut lieu :

Nous avons annoncé, mardi dernier, le décès de M. l'abbé Arthur Bouchard, ancien missionnaire en Afrique Centrale, ensuite curé de Beaumont, de Saint-Pierre Baptiste, de Notre-Dame de la Garde et en dernier lieu de Carénage aux Antilles. En attendant une notice biographique que publiera prochainement Mgr Têtu, l'un des plus anciens et des meilleurs amis du regretté défunt, nous sommes heureux de pouvoir reproduire un passage de la lettre adressée par Mgr l'archevêque de Trinidad à Mgr Bégin, pour lui apprendre la triste nouvelle.

"Je dois dire quelques mots sur sa vie depuis qu'il est venu dans ce diocèse. Je n'ai jamais reçu de plainte contre lui. Il était tout à fait prêtre dans ses manières et dans toute sa conduite, et il était tenu en très haute estime par quelques-unes des meilleures familles de Port d'Espagne avec lesquelles il était en relations. Comme je l'ai déjà dit, il avait suivi tous les exercices de la retraite ecclésiastique, quelques jours seulement avant sa mort, avec la ferveur et l'exactitude les plus édifiantes. Le jour de la clôture, il dit à un confrère : "J'ai fait la retraite de mon mieux, car elle sera probablement ma dernière." J'ai donc tout lieu de croire que cette mort soudaine n'a pas été imprévue et qu'il était préparé à la recevoir. Je suis très chagrin d'avoir perdu un si bon prêtre, et j'ai dit plusieurs messes pour le repos de son âme."

Enfin, c'est avec le plus profond respect que je dépose mon faible hommage de cordiale admiration sur la tombe de Laporte, King et Carpentier.

IN MEMORIAM !

À la mémoire des trois héroïques pompiers de la brigade du feu de Montréal, morts au champ d'honneur, le 16 octobre, 1896.

Le clairon a sonné, car l'ennemi s'approche,
Et les vaillants soldats, défenseurs du pays, [proche,
Hommes au cœur vaillant, "sans peur et sans re-
Viennent de tous côtés pour chasser l'ennemi,
C'est qu'il est cher à tous, le sol de la Patrie,
Présent de nos aïeux reposant au tombeau !
Aussi, pour le garder, chacun se sacrifie,
Et le soldat tombé revit dans son drapeau.

La sirène a sifflé, car la mer est en rage,
Et les vaillants marins, entendant cette voix,
Viennent de tous côtés. Et, quittant le rivage,
Ils s'en vont sur les flots, protégés par la croix.
Ah ! c'est qu'ils ont à cœur de sauver du naufrage
Ceux que la mer s'appête à dévorer vivants.
Aussi bien peu d'entr'eux reviennent au village,
Car ils ont pour linceul le fond des océans.

.

Le tocsin a sonné, c'est le feu qui pétille,
Et les vaillants pompiers, toujours prêts à mourir,
Plus vite que le vent et que l'éclair qui brille,
L'âme pleine de feu s'en vont pour secourir.
Voilà pourquoi souvent, homme de grand courage,
Vous qui faites trembler et rager Lucifer,
Dieu vous appelle à lui sur l'immortel rivage,
Pour que vous éteigniez les flammes de l'enfer !



FEU MESSIRE TOUPIN, P.S.S.

(Voir gravure)

Le Père Toupin, comme ses ouailles avaient l'habitude de le désigner, était un des prêtres qui jouissaient surtout de leur vénération et de leur estime, et plus particulièrement depuis la mort de son collaborateur, le R. P. Dowd. Depuis le 19 mai 1887, date à laquelle les deux vénérables apôtres de la charité ont célébré leur jubilé sacerdotal, les noms de Dowd et Toupin étaient toujours prononcés ensemble.

Le défunt appartenait à l'une des plus anciennes familles canadiennes-françaises, et était né le 23 novembre 1814, à Montréal. Il était par conséquent âgé de 82 ans. Il fut baptisé dans l'ancienne église paroissiale, et reçut son éducation au collège de Montréal, qui était alors situé sur la rue du Collège. Il embrassa le sacerdoce en 1834 et reçut la tonsure de la part de Mgr Lartigue, le premier évêque de Montréal. Il a été ordonné prêtre le 23 décembre 1837 et avait, par conséquent, exercé son ministère pendant 59 ans. Le défunt a été pendant quelques années professeur au collège de Montréal et subséquemment missionnaire chez les sauvages à Oka. Il fut ensuite nommé curé de l'ancienne église de Sainte-Brigide, à celle de Sainte-Anne et ensuite à celle de Saint-Patrice. Il a aussi desservi la paroisse de la rivière des Prairies, en remplacement de son frère infirme. C'était un prêtre modèle sous tous les rapports.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Gédéon, Joliette.—Inacceptable, pour deux raisons : trop jeune comme composition et sans nom responsable.

J.-A. D, Saint-Félix, Man.—Nous publierons tel quel, pour cette fois, car l'essai a du mérite. Mais, un prochain coup, n'écrivez qu'au recto des feuillets, sous peine de refus.

J. St-J. Saint-Hermas.—Accepté et nous publions ; mais veuillez donc, dorénavant, employer un autre papier à copie et numéroter vos feuillets.

Bouton de rose, Holyoke.—Nous acceptons volontiers votre gracieux envoi. Vous aurez votre place au nombre de nos collaboratrices.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'opinion qu'on a de la vie dépend surtout de l'usage qu'on en a fait.—A. VESSIOT.

L'orgueil d'une femme est le dernier combattant de son honneur.—ED. PAILLERON.

Toutes les fois qu'un sot veut se faire méchant, il faut qu'il rencontre un méchant qui, de son côté, cherche un sot.—BEAUMARCHAIS.

GLACES POLAIRES

Septentrion ! désert plein d'ombre, vastitudes
Où sous les cieux brumeux, abîme de clameurs,
Les gigantesques pics cachent leurs fronts dormeurs
Comme vieillards honteux de leurs décrépitudes ;

Monde où passent toujours d'éternelles rumeurs,
Plaintes, bruit des sanglots, râle des servitudes,
Par les vents arrachés au fond des solitudes
Où vous grognez, our blancs, polaires écumeurs ;

Pauvre sol !... Bien souvent dans l'ivresse des rêves,
Mon âme infortunée, errante, sur tes grèves
Cherche un instant l'oubli, tombeau des cœurs navrés...

Et, tandis qu'elle pleure et que le frimas tombe,
Elle écoute, au lointain, tel un glas d'outre-tombe,
Le sourd bourdonnement des flots hyperborés.

ARTHUR DE BUSSIÈRES.

LE NAUFRAGE DE LA "BLANCHE NEF"

A mon beau-frère, Ephrem T.

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots, vous qui savez de lugubres histoires
Flots profonds, redoutés des mères à genoux.
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous.

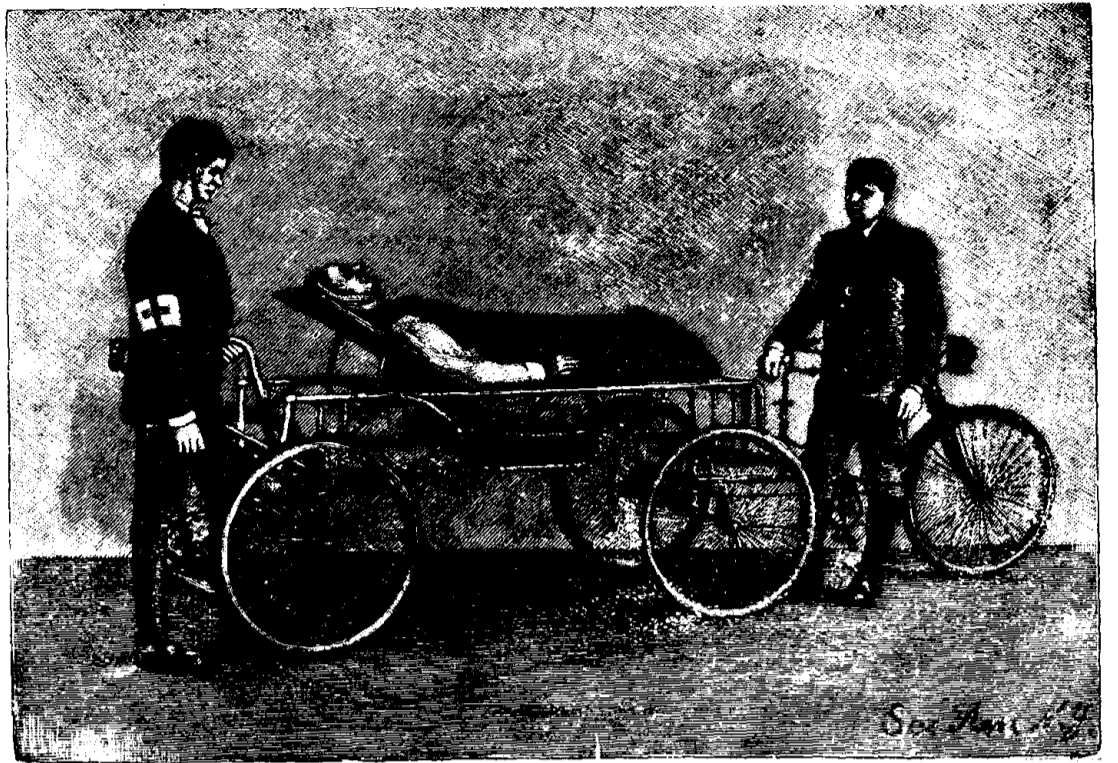
VICTOR HUGO.

Les joies et les fêtes qui avaient accompagné le mariage de Guillaume Adelin, fils de Henri Ier d'Angleterre, s'étaient prolongées durant plusieurs mois, et le coup de vent des morts avait emporté les dernières feuilles jaunies qu'elles duraient encore. Guillaume, fier de Mathilde, sa jeune épouse, que l'on citait pour son savoir, ses grâces et ses vertus, voulait la montrer à toute la Normandie et aux seigneurs de la cour de France. Quand Henri parlait de retourner en Angleterre, Guillaume lui disait :

—Père, encore une passe-d'armes, encore un carroussel.

Et le roi cédait à la prière du fils qu'il aimait. De plus, Henri avait besoin de plaisirs et de divertissements, pour étouffer au-dedans de lui-même, une voix qui lui reprochait la mort de Robert, son frère. Néanmoins, sentant sa présence nécessaire pour maintenir sous le joug ces fiers Saxons, qui avaient résisté avec tant d'opiniâtreté au Conquérant, son père, Henri résolut de retourner dans son palais de la Tour de Londres.

La date du départ fut fixée au 25 novembre. Henri invita toute la brillante jeunesse de Normandie et



L'AMBULANCE-VÉLOCIPÈDE : LE PATIENT INSTALLÉ

d'Anjou qui, durant huit mois, s'était vue ensemble sous le soleil des tournois et sous le lustre des bals, à se transporter au-delà du Détroit.

—Venez, beaux sires, leur dit-il, venez dans mon royaume d'Angleterre, enseigner à mes sujets belles et courtoises manières, car ils ne savent ni gracieusement sourire, ni gaiement s'amuser.

Le roi Henri était arrivé à Barfleur, le 13 novembre au soir ; le lendemain, à son réveil, on vint lui annoncer qu'un marin demandait à voir le roi.

—Nous sommes chez les marins, dit Henri, il faut les recevoir ; faites venir celui qui demande à me parler.

Alors entra Thomas, fils d'Etienne, qui, mettant un genou en terre, présenta au roi un marc d'or et lui dit :

—Etienne, mon père, a servi toute sa vie le tien, sur mer ; c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel Guillaume, de glorieuse mémoire, monta pour aller à la conquête. Seigneur roi, je te prie de me bailler en fief le même office. J'ai un navire appelé la *Blanche Nef*, que je serai heureux de mettre à ta disposition.

—J'ai déjà retenu le navire qui doit me conduire en Angleterre, répondit Henri, mais, pour faire droit à la demande d'un serviteur de mon père, je te confierai mon fils, ma fille et toute leur cour.

Le 25 novembre, Guillaume Adelin arriva à Barfleur, avec toute sa suite ; jamais les bons bourgeois de cette petite ville n'avaient vu tant de magnificence et d'éclat ; pourtant, ils étaient habitués à des passages de comtes, de ducs, de princes, car c'était presque toujours à Barfleur que les rois d'Angleterre s'embarquaient quand ils quittaient la Normandie pour retourner dans leur royaume.

Le vaisseau qui portait le roi Henri et la jeune épouse de son fils mit à la voile, à la tombée du jour. Un peu plus tard, à l'heure où la lune, montant dans le ciel, répandait sa lueur d'argent sur la crête des vagues, la *Blanche Nef*, parée de ses plus beaux agrès, ornée de guirlandes, de verdure et de banderoles flottantes, quitta le port au bruit de cent instruments et des rires d'une jeunesse folâtre.

Guillaume, impatient de rejoindre le vaisseau du roi, son père, où se trouvait Mathilde, alla trouver Thomas et lui dit :

—Ne pourrais-tu pas prendre une autre direction, il me tarde tant d'atteindre l'autre nef !... Coupe donc au plus court.

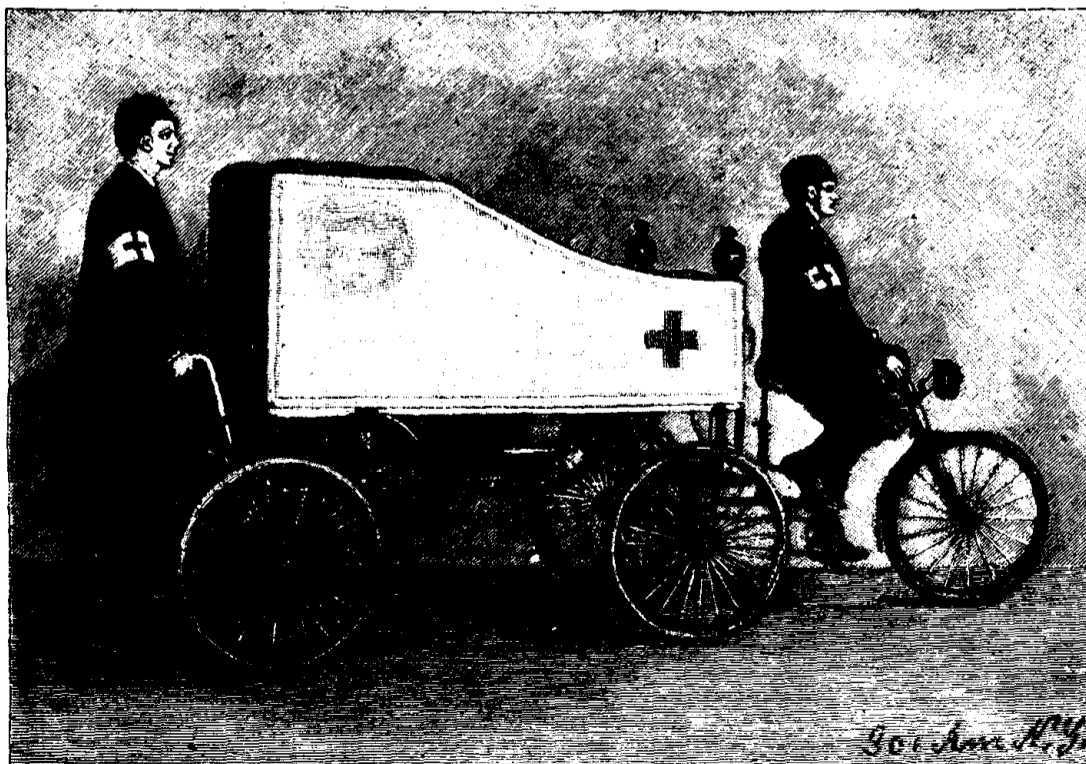
—Sire, répondit le pilote, je suis dans la meilleure voie.

—La meilleure voie, repartit le prince avec impatience, c'est la moins longue ; fais ce que je te dis.

—Messire, ne vous en déplaise, je connais ces eaux comme le champ de mon père, et, si je suivais la passe que vous m'indiquez, je manquerais à mon devoir, car j'ai promis à votre royal père de veiller à votre sûreté :

Sans se laisser convaincre par ces paroles, le prince du pilote alla aux rameurs et les exhorta chaudement à redoubler d'efforts pour rejoindre l'autre navire. Alors, chacun mit la main aux avirons et, comme les marins avaient le jugement noyé dans le vin, la *Blanche Nef*, commençant à fendre les flots plus légèrement que la flèche ne part de la main de l'archer, s'en va, faute d'adresse, se briser le côté sur le rocher de Catteville. A cet instant, les rires et les chansons prirent subite et lamentable fin ; le cri de détresse que poussa l'équipage, fut si fort, si haut, si terrible, qu'il fut entendu du vaisseau royal.

La *Blanche Nef*, faisant eau de toutes parts, les uns demeurent noyés dedans, les autres se jettent ou tombent à la mer. Guillaume sauta dans une nacelle et se serait sauvé, mais, entendant les cris de sa sœur



L'AMBULANCE-VÉLOCIPÈDE : PRÊTE A PARTIR

Mahaud, comtesse de Mortaigne, qui implorait son secours, il revint vers elle ; la nacelle, près de la grande nef, fut, incontinent, si chargée de monde qu'elle coula à fond.

On dit, qu'au moment du naufrage, les chapelains du roi, élevant leurs mains au-dessus de ceux qui allaient périr, leur donnèrent l'absolution des mourants.

Deux hommes seulement parvinrent à se cramponner à la grande vergue et à se maintenir sur l'eau : c'étaient un jeune homme de naissance, nommé Godfrey, et un boucher de Rouen, appelé Bérault.

Thomas, le patron de la *Blanche Nef*, après avoir une fois plongé, revint à la surface, et, apercevant les deux têtes des hommes qui tenaient la vergue, leur cria :

— Et le fils du roi, et le fils du roi, qu'est-il devenu ?

— Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de sa compagnie.

— Ah ! malheur à moi, s'écria Thomas. Jésus Sauveur, ayez pitié de leur âme et de la mienne.

Puis il plongea pour ne plus reparaitre.

Cette nuit de novembre fut extrêmement froide et, le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le mat qui le soutenait et descendit au fond de la mer, en recommandant à Dieu son compagnon.

Bérault, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justau-corps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau et fut le seul qui vit revenir le jour ; il fut aperçu, le matin, par des pêcheurs, qui le recueillirent dans leur barque, et raconta tous ces détails qui allèrent briser le cœur du roi Henri.

Le lendemain, 26 novembre 1120, au pied du rocher de Catteville, on voyait de jeunes et blancs cadavres, encore parfumés des senteurs de la cour ; sur des têtes appesanties par la mort, on trouvait encore des couronnes de roses ; des robes de pourpre, au lieu de suaires, enveloppaient les membres des princesses et des grandes dames, qui avaient soudainement passé de vie à trépas, au milieu des chants et des pensées profanes.

On dit que, depuis cette époque, le sourire ne reparut plus sur les lèvres du roi Henri, et la jeune épouse de quinze ans, se souvenant toujours de ce grand naufrage qui lui avait ravi son tendre et chevaleresque compagnon, prit en dégoût les grandeurs de la cour. Elle revint en Anjou où elle échangea le manteau de pourpre contre la robe de bure, les fêtes royales contre la paix du cloître de Fontevrault, dont elle fut la seconde abbesse.

Telle est l'histoire du naufrage de la *Blanche Nef*. On la raconte, le soir, au coin du feu dans les chaumières normandes, et les aïeules assurent à leurs petits enfants qu'à l'anniversaire du sinistre, on voit, au pied de la falaise, des ombres blanches qui ne sont autres que les âmes des naufragés demandant des prières.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus,
Oh ! que de vix parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève,
Ceux qui ne sont pas revenus !

VICTOR HUGO.

Henri

PITIÉ !... POUR LES ORPHELINS !

....J'étais là, à ses côtés....

J'entendais soupirer, gémir, sangloter ; oh ! quelle désolation, quelle mortelle affliction, quel suprême cri d'agonie !...

Dans la vaste enceinte, c'était un bruit de murmures plaintifs, des gémissements à fendre l'âme. Puis, une prière ardente, une supplication pressante, un appel à la miséricorde. Les voix rampaient, se faisant humbles et soumises ; sous l'effort de la douleur, elles s'élevaient, éclataient en reproches, des torrents de sanglots montaient vers le ciel !... Quelle douleur est comparable à cette douleur ?

Sous ses doigts par lesquels il faisait passer son âme, l'organiste, M. Dussault, faisait vibrer l'orgue docile.

L'instrument pleurait, priait, implorait, criait, et brusquement s'éteignait en un soupir d'indicible souffrance !

....J'étais là, à ses côtés....

Une accalmée....

La douleur, parfois, dans ses spasmes farouches, n'est-elle pas muette ?

Le maître de chapelle, le sympathique M. Louis Ratto, dans l'âme duquel prennent corps les supplications de l'Eglise, donne un signal : avec une majesté incomparable, cent voix d'hommes, auxquelles s'unissent les timbres argentins de quarante voix d'enfants des Frères, jettent sur la foule attristée les modulations attendries du *Requiem*, de la messe de Perreault. Cette harmonie arrache des larmes !..

Mais voici qu'une voix prodigieuse, grave, laisse tomber le *Dies Ire* : O jour de colère que ce jour-là ! La strophe suivante éclate : Combien terrible est le moment inconnu du jugement du Souverain Juge !

Quand, devant le Vengeur, l'âme gémit en coupable, le front rouge de sa honte, suppliant Dieu d'avoir pitié—oh ! quelles étranges mélodies, quelles cantilènes plaintives dans cet : *Ingemisco tanquam reus* !

C'est un abandon total, un vœu plein d'élanements que ce bruissement d'adorable confusion, de rumeurs indéfinissables pour finir dans un grondement d'autorité abaissée devant l'Eternel, à ces mots : " Jésus pitoyable, Maître Souverain ! donnez-leur le repos ! "

Dans la bouche de l'officiant, l'Eglise mettait ces paroles : " Seigneur, laissez votre cœur s'émouvoir en faveur de nos frères Edmond, Sylvain, Henry, qu'il vous a plu retirer de ce siècle. "

Un long silence avait plané sur les milliers d'êtres assemblés autour de ces glorieuses dépouilles : des vibrations célestes s'épandent sous les voûtes, font prier les indifférents, verser des larmes aux insensibles. En un duo, tantôt d'une suavité admirable, tantôt de pleurs déchirants, MM. Lebel et Duquette arrachent du Juge irrité la libération des trois victimes du devoir ; leur martyre n'implore-t-il pas pour elles ? *Libera, Domine, animas fidelium* !...

O moment terrible, étrointes suprêmes du cœur, que ce moment de la séparation finale, du déchirement des âmes des épouses éplorées, de la consommation du malheur de pauvres orphelins !

Dans ce chant mystérieux passaient les affres de l'agonie des vivants délaissés par ceux qui dormaient leur dernier sommeil là, sous le catafalque aux cent lumières....

Dans la foule, une émotion poignante unissait les soupirs haletants aux sanglots oppressés qui faisaient palpiter l'orgue, gémir les deux artistes.

Puis, au milieu d'un monde recueilli et tout bouleversé encore de ces étranges harmonies, commença la marche... nous allions dire triomphale, des trois pompiers morts comme des braves, EDMOND LAPORTE, SYLVAIN CARPENTIER, HARRY KING ; c'était pour eux toute cette pompe funèbre, cette église Notre-Dame tendue de noir, ce catafalque chargé de cierges, ces sillons lumineux retraçant en langues de feu tout l'autel avec ses tourelles, ses ogives, ses encorbellements, ses rinceaux, ses statues ressortant dans leur blancheur éclatante du fond assombri des boiseries aux arêtes dorées !

Le Chœur Indépendant de Montréal était représenté par la plus grande partie de ses membres : chacun voulait payer un dernier tribut d'hommages aux martyrs du devoir. Tout Montréal, ses magistrats, les grands et les humbles, étaient là !

S'il est touchant de voir une telle affluence, et si recueillie, autour des restes mortels de nos braves, il ne faut point oublier les veuves et les orphelins ! L'une des victimes laisse trois petits enfants, l'autre cinq, la troisième en laisse huit !

Oh ! nous savons qu'il y a mille dollars d'assurances ; que la ville vient de voter trois mille dollars à partager en trois.

Mais, dites-moi, qu'est-ce que mille, deux mille, cinq mille dollars, en comparaison de la vie d'un homme ? Et qu'est-ce que mille ou deux mille dollars

pour une pauvre femme avec trois petits enfants—mais surtout s'il y en a huit ?

Oh ! donnez, donnez généreusement ! Dieu vous le rendra au centuple : jamais, entendez-vous, jamais l'aumône n'a appauvri personne ! Envoyez ce que vous jugerez pouvoir donner, envoyez-le au chef Benoît en spécifiant l'usage de votre don : il sera si heureux à la pensée que l'hiver, cette saison des indicibles souffrances, pourra être supporté sans trop de peines physiques par les veuves et les orphelins des martyrs du devoir !

Déjà, le révérend monsieur le curé de Notre-Dame l'avait compris : car, dès avant la cérémonie funèbre, il annonçait une quête durant l'office, et dans ce but—mais on n'était pas prévenu : les offrandes n'ont donc pu être ce qu'elles eussent été en d'autres circonstances.

Et, de là-haut, l'Ange de la Charité sourira à vos bons cœurs, à vos familles, et portera au trône de l'Eternel ce peu d'or qui, peut-être, suffira, à votre dernier moment à vous aussi, à faire pencher la balance de l'Inflexible Justice en votre faveur !

Armin Picard

L'AMBULANCE-VÉLOCIPÈDE

(Voir gravures)

C'est, jusqu'ici, le dernier mot du cyclisme. Cet appareil a été breveté aux Etats-Unis, par le Dr Honig, de Berlin (Allemagne), son inventeur. Il est en usage à l'Hôpital Royal de Charité, à Berlin, et donne entière satisfaction.

L'appareil du Dr Honig met fin à l'emploi, parfois embarrassant, des chevaux pour le transport des patients.

Il est très simple. La litière s'établit à volonté, avec abri en toile, appui de tête et matelas. Le tout repose sur des ressorts très sensibles supportés par cinq roues à bandages pneumatiques, les quatre de l'arrière portant la structure d'ambulance et la roue de l'avant servant de guidon. Le véhicule est mis en mouvement par deux personnes, celle d'en avant conduisant l'appareil, celle de l'arrière surveillant le patient à l'intérieur.

Deux ouvertures éclairent l'intérieur, et, la nuit, cette fonction est remplie par un accumulateur électrique.

L'appareil est bien ventilé. Un coffre, en dessous de la litière, contient les médicaments, bandages et instruments.

La légèreté de ce véhicule permet de lui imprimer une très grande rapidité.

Il paraît appelé à rendre d'importants services aux hôpitaux, aux stations de police et de feu.

RÉCRÉATION

ÉVOCAION INFERNALE (MAGIE VERTE)

Mesdames et Messieurs, affirmez-vous, je vais avoir l'honneur de vous faire faire connaissance avec les flammes de l'enfer, oh ! cela en tout bien, tout honneur. Vous ne serez ni brûlés, ni même échaudés. Seuls, vos visages refléteront, pendant quelques secondes, et sans danger aucun, la couleur sinistrement verdâtre du feu de Satan.

Sur ce, vous éteignez les lumières et vous mettez le feu à un morceau d'étoffe imbibé d'esprit de vin dans lequel vous avez laissé dissoudre du sel. L'effet est merveilleux. Une lueur verdâtre se dégage. Tous les visages ont pris l'aspect du bronze vert.

C'est là ce qu'on peut appeler une expérience de magie... verte.

LA MUSCADE.

A LA VILLA "CLAIRE VUE"

A Mlle Juliette Longtin

"La, sous les pins et les yeuses,
Je sais qu'il est un gai manoir,
Dont les grandes portes joyeuses
S'ouvriront pour me recevoir."

C'est une bonne et joyeuse chose qu'une promenade à la campagne, quand la feuillée est verte, que la saison est belle, qu'il y a de l'entrain, du contentement sur tous les jeunes visages, et, sur tous les vieux troncs, des mousses, des oiseaux, du soleil.



DANS LA COUR : HERMINE AVEC MIMINE

Je le savais depuis longtemps, voilà pourquoi j'y suis allée. Une gaie et coquette villa, sur les bords du lac Saint-Louis, m'attirait. J'y fus accueillie avec cette gracieuse cordialité qui caractérise tous les Canadiens-français.

La villa "Claire Vue" est située au milieu des vallons, des bois verts, des riches et onduleuses prairies qui font de cette partie de notre province un "château gai" un jardin fertile et ombreux, des arbres, toujours à perte de vue, c'est bien "Woodlands." En face, l'immensité bleue, le lac est calme, sa surface unie reflète tout l'azur du firmament. Si des voiles blanches sont aperçues çà et là, elles égalaient la vue et laissent l'âme dans un quiétisme parfait, ou tout au plus l'entraînent-elles à une douce rêverie, car ces voiles sillonnent ce lac bleu avec la grâce légère et inouïe d'un goëland qui s'ébat, elles semblent jouer sur des eaux qui ont un sable d'or.

Charmante, elle l'est la villa, par sa position devant cette large nappe azurée, entourée de ses bois séculaires et d'arbustes toujours verts. A droite, ce ne sont que prairies plantureuses, où paissent de belles vaches rousses, de grasses brebis, cultures superbes, damiers de trèfle, d'avoine et de froment ; en arrière, s'étend un bon verger, au bout duquel, derrière un rideau de peupliers Lombardie, le chemin de fer passe ; à gauche, la campagne est solitaire et animée seulement par la dérouté des oiseaux qui prennent la fuite au bruit des wagons ; les taquines chansons des criquets et des brises s'égayent dans les rameaux, les hymnes joyeux bégayés dans les nids, les paillettes d'or des rayons s'égrenant entre les branches, n'est-ce pas admirable tout cela ? C'est la fraîcheur et la beauté, la paix et la poésie.

La cour est vaste et bien entretenue. A l'ouest il y a une croix qui ressort avec un puissant relief sur le tronc séculaire d'un vinaigrier. Cette croix est fort ancienne, elle fut élevée là, m'a-t-on dit, par un bon vieux curé à qui cette résidence appartenait jadis. Ce monument antique produit un effet imposant, il symbolise la foi et domine du haut de sa solidité le présent fragile. A Chateauguay, on a l'esprit de conserver ces vieux souvenirs. Celui-ci peut bien être un témoin de 1812, cette victoire que remporta notre Léonidas canadien et qui sans être bien sanglante eut toutes les suites d'une grande bataille.

Avec cet entourage, la villa "Claire Vue" ne peut manquer d'attirer l'attention, elle est d'un style tout à fait moderne, vaste, élégante et riante, il n'est pas de passant qui ne lui jette un coup d'œil bienveillant,

comme s'il avait deviné qu'elle est hospitalière et qu'elle abrite de bons cœurs.

Certes, l'existence y est douce, on s'y amuse bien. Pique-niques, excursions à travers champs, promenades en voitures ou en yachts, car il y a deux beaux yachts à Claire Vue : —le Minnie A qui est renommé par sa rapidité et le Bel Ami qui mérite une mention toute spéciale, et si vous voulez me suivre amies lectrices, nous irons le visiter. Nous nous dirigerons d'abord vers cette espèce de quai de pierres et de roches, nous y trouvons un canot, embarquons, trois coups d'aviron donnés avec ensemble et vigueur vont le faire glisser jusqu'auprès du yacht. Bien, c'est cela, nous y sommes ; doucement, la rame nous servira de passerelle, ne craignez rien elle est forte, c'est du bois franc... Enfin nous voici sur le pont ! Descendons, en bas est la cabine, elle est un peu basse, prenez garde à vos têtes ! Quand on est entré elle est assez vaste. N'est-ce pas qu'elle est confortable ?

Vous voulez voir ce qu'il y a ici, ouvrez, ouvrez, c'est une armoire ! Elle cache des fruits et des vins canadiens, qui sont délicieux : dans celle-là, il y a du fromage, du pain, un jambon qui marche à pas de géants, dites-vous, ça se peut bien, mais rappelez-vous qu'il n'y a pas de ménagère ici.

Voici, dans un coin, des fusils et des lignes. Quand le pain se fait dur et qu'on est loin des villages, parfois un bon coup de fusil prépare un bon dîner.

Comment trouvez-vous cela ? Gentil, oui, ce doit



EN PIQUE-NIQUE A CHATEAUGUAY

être bien plaisant d'être de la partie, dites-vous, si le personnel est choisi. Choisi ! mais, mes amis, c'est la crème de la crème, et moi qui les connais, je puis bien vous les présenter, car je sais que vous grillez d'envie de les connaître...

Voici d'abord le galant commodore, à figure bronzée, humeur gaie, loyale et franche, ayant, avec le cœur sur la main, un goût prononcé pour le Bourgogne, les londres et le sport. Prompt à exprimer sa pensée en un langage énergique. Il ne consulte jamais les tireuses de cartes. Rentier.

L'amiral : âge incertain aux yeux du monde, sûr pour ses amis, visage imberbe rayonnant d'intelligence et comme chargé de pensées toujours gaies, manie son lorgnon comme un maître, se livre avec en-rain aux douceurs de la vie champêtre et à l'étude de l'art nautique. Banquier.

Le capitaine : blond cendré, jolie main, petits pieds, doublera, dans un quart de siècle, dit-il, le cap de la cinquantaine ; éloquence fleurie à la Tupper. Principes conservateurs et formes libérales. Courtier.

Vakrest : taille droite et svelte, attitude pleine de réserve et de tranquille dignité, front sérieux très fier et un peu pâle. Bicycliste émérite, professeur d'équitation dans ses moments de loisir, à part cela ingénieur civil. Attire les poissons avec des miettes de pain... D'aucuns prétendent, "dans la ville fumuse," qu'il s'attire bien des cœurs avec un regard de ses grands yeux rêveurs.

Il Ricco : riche comme Crésus, teint d'Italien, taille minuscule, mais il pourrait bien grandir encore, arache les dents avec une prestesse et une adresse reconnue, n'aime guère à remplir les messages qu'on

se permet, de lui confier. Il chérit tendrement son lévrier.

Ils y sont au complet, c'est bien cela, maintenant que vous les connaissez, les reconnaîtrez-vous ? J'en doute, cependant il y a des figures et des noms qui frappent et qui reviennent à l'esprit avec une tenacité singulière ; c'est comme certains chants, dont la mémoire ne peut se débarrasser et qu'on va répétant malgré soi.

fauvette

DANS LES ILES

I

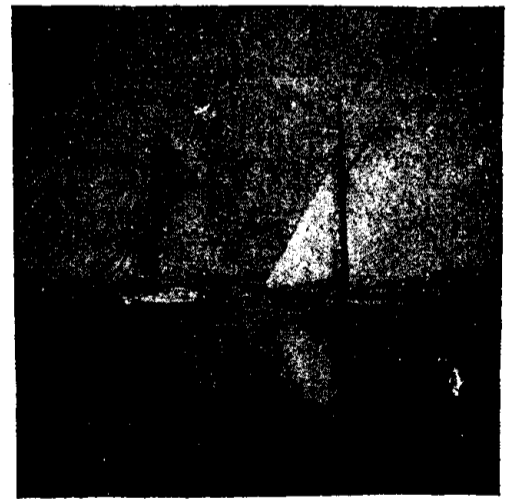
En plus d'une occasion, j'ai publié des textes montrant que le nom de Trois-Rivières est venu de la forme des bouches du Saint-Maurice, et qu'il ne s'est jamais appliqué à d'autres endroits, du moins entre Québec et Montréal. Permettez que je complète la série de citations ou de notes qui se rattachent à ce sujet.

En 1646, le *Journal des Jésuites* parle du "cap des Trois-Rivières," pour désigner le cap appelé plus tard du nom de M. de la Ferté, abbé de la Madeleine, propriétaire de ces terrains. Les trois chenaux appartiennent autant et plus à ce cap qu'au cap Métabe-rotin.

La délimitation de la seigneurie de la Madeleine, en 1651, embrasse "deux lieues le long du fleuve, depuis le cap nommé des Trois-Rivières, en descendant sur le grand fleuve, jusqu'à l'endroit où les dites deux lieues pourront s'étendre."

On voit que les trois rivières en question demeurent toujours à la même place. La ville des Trois-Rivières est à une demi lieue plus loin, sur la terre ferme (en remontant).

La relation de 1652 mentionne que, "le 8 juin, deux Hurons, tendant une ligne pour prendre du poisson, proche des îles du fleuve appelé les Trois-Rivières, furent massacrés." C'est toujours un seul et unique cours d'eau qui porte le nom de Trois-Rivières



LES DEUX YACHTS : LE "BEL-AMI" ET LE "MINNIE"

Un contrat du notaire Séverin Ameau, en date du 4 novembre 1652, dit indifféremment "cap de la Madeleine" et "cap des Trois-Rivières," pour désigner la pointe nord des Chenaux.

En 1653, le Père Bressani écrivait : "C'est un cours d'eau que nous appelons les Trois-Rivières parce que, à l'embouchure, il est divisé en trois branches par deux îles."

Tout cela est-il suffisant pour faire taire les hommes ingénieurs qui ont inventé tant de choses sur l'origine du nom de Trois-Rivières, ou pour empêcher les autres de reproduire des inexactitudes de ce genre ? J'en doute, connaissant combien les erreurs ont la vie dure.

L'île la plus grande, "située dans les Trois-Rivières" fut concédée, en 1655, à cinq "habitants des Trois-Rivières," c'est-à-dire citoyens d'une localité

existant à quarante arpents plus loin. La même année, dans un acte d'Ameau, on trouve pour la première fois le terme "ville" appliqué à cette bourgade.

J'ai bien encore une vingtaine de textes à vous mettre sous les yeux, mais je m'arrête ici, pensant bien que vous n'en demandez pas davantage.

En conclusion, par mes articles précédents aussi bien que pour celui-ci, j'espère avoir démontré que, de 1535 à 1600, à peu près, la rivière portait le nom de Foix ; de 1600 à 1750, celui de Trois-Rivières ; de 1634 à 1896, celui des Chenaux ; de 1723 à 1896, celui de Saint-Maurice, et que le terme "Saint-Maurice" est le moins populaire dans le district des Trois-Rivières, bien qu'adopté pour les fins officielles.

Voyons maintenant une partie de cette question de faits sous un autre jour ; lisons ce qu'écrivent les visiteurs :

La carte de 1612, dressée par Champlain, marque les Trois Rivières, non pas à l'embouchure de ce cours d'eau, mais au nord, vers Shawinigan, à l'endroit où il n'y a qu'une seule rivière, loin, par conséquent de la ville, qui fut commencée vingt-deux ans plus tard.

Bacqueville de la Potherie disait, en 1701 :

La ville tire son origine de trois canaux, dont l'un est plus large que la Seine au-dessus de Paris, et qui sont formés par deux îles de quinze à seize cents arpents de long, chacune remplie de beaux arbres. Il y en a quatre autres fort petites, au-dessus, dans l'embouchure d'une rivière nommée Maitabiroline, d'où descendent plusieurs nations qui y viennent faire la traite de leurs pelleteries.

L'auteur sait bien que la traite avait lieu à la ville, mais la construction de sa phrase nous porte à croire que c'était sur les îles.

On ne saurait douter que le poste de 1634, qui est devenu la ville actuelle, ne tire son nom de l'embouchure si particulièrement conformée de la rivière dont les Français de l'époque dépeignaient la physionomie en disant : — *Les Chenaux* — la rivière aux chenaux.

Ce qui est évident, d'autre part, c'est que La Potherie, lors de sa visite à la ville, n'a pas examiné les îles dont il parle, puisqu'il donne à deux d'entre elles des dimensions exagérées à l'extrême et qu'il efface presque l'île Saint-Christophe, la plus grande de toutes, sans compter qu'il les déplace étrangement. Il fait, de plus, une rivière spéciale du Saint-Maurice.

Charlevoix s'exprime singulièrement :

Un peu au-dessous, et du même côté que la ville, le fleuve reçoit une assez belle rivière qui, avant de confondre ses eaux avec les siennes, en reçoit en même temps deux autres, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, et c'est ce qui a fondé le nom de Trois-Rivières que porte la ville.

Au moment où ce voyageur s'adressait ainsi à la duchesse de Lesdiguières, dans une lettre écrite après avoir passé en voiture devant Bécancour et le cap Métaberotin, il venait de mettre pied à terre en ville, sans avoir vu de près les localités en question. C'était le 6 mars 1721. Ses renseignements sur les deux rivières qui se déchargent dans l'embouchure d'une troisième, résultent évidemment d'un malentendu entre lui et la personne qui lui expliquait la forme de la contrée.

Benjamin Sulte

(La fin au prochain numéro)

VERS LE POLE NORD

Donner à ceux qui n'ont pas vu le monde de glace une idée de l'impression qu'il produit n'est pas chose facile, tant il est différent de tout ce qu'on a vu ; c'est une chose étrange que, lorsqu'on est dans cette région, on la trouve monotone, et que l'on rêve de ses solitudes blanches lorsqu'on l'a une fois quittée !

Quand on approche des champs de glace de la mer

polaire, on entend au loin le bruit des flots sur les brisants. Ce bruit rappelle vaguement celui du tremblement de terre ou d'un orage. Au-dessus de l'horizon nord, on aperçoit une lumière étrange : c'est la réflexion de la glace projetée sur le ciel. Quand vous naviguez, vous ne tardez pas à rencontrer les flots blancs qui courent sur l'eau sombre.

C'est le long de la marge de ces banquises qu'opèrent les pêcheurs de phoques. Ils frayent leur route à travers ces flots terribles et lancent leur navire droit sur leur proie. Leur lutte est terrible, quand les éléments sont déchainés.

Rien de plus sauvage qu'une tempête sur la mer de glace, quand les rafales de neige et l'écume des flots vous cinglent avec une telle violence que vous ne pouvez rester sur le pont, quand les vagues s'élèvent en montagnes escarpées entre lesquelles disparaît votre navire, quand les vagues et les banquises se choquent, se dressent comme des tours, se brisent et retombent en cascades jaunes et vertes, quand les flots écumant et lancent des blocs de glace vers le ciel. Et, sur ce tableau, pas une étoile, pas une lueur quelconque. De lourds nuages chargés de tempête courent à travers le ciel ; tout autour de vous les ténèbres, le bruit et le tumulte. Ce sont les démons sauvages de la nature en guerre. Ils tonnent, ils sifflent dans toutes les directions ; le monde est comme ébranlé sur ses fondations !

Et, au milieu de cette terrible lutte, entre ces vagues semblables à des tours, un fragile ouvrage de l'homme s'avance : un navire portant des hommes vivants !

Malheur à eux s'ils commettent la moindre faute ! malheur à eux s'ils s'approchent trop près de ces flots ou s'ils laissent le navire s'interposer entre eux au moment du choc, car ils sont écrasés et disparaissent à l'instant !

Mais à travers le bruit de la nature en furie on entend la voix du commandant, les ordres sont ponctuellement exécutés, le navire recule vers la mer et échappe au danger.

Heureusement il n'y a pas que des tempêtes dans la mer polaire ; il y fait quelquefois doux aussi, et le calme y est aussi grand qu'en un jour de printemps

chez soi. Au-dessus de vous luit un beau soleil qui se joue dans les glaces. Il en est généralement ainsi quand vous avez pénétré plus avant dans les glaces, et c'est cette paix étrange qui me revient le plus souvent à la mémoire quand je songe à ces régions. Je revois les milliers de phoques qui se reposent tranquillement sur la glace ou font leur toilette au soleil tandis que d'autres jouent et se poursuivent dans l'eau. C'est là une vision de paix profonde et charmante dont la mémoire ne se fatigue jamais.

Lorsque vous pénétrez plus avant vers le nord, l'eau disparaît graduellement et la mer finit par être entièrement recouverte de glace en mouvement. L'océan entier ne présente plus que l'aspect d'un vaste champ de glace couvert de neige. De temps en temps seulement, on distingue un mince filet d'eau sombre à travers une étroite fissure. Alors, toute vie disparaît, plus de phoques, plus d'oiseaux ; le seul animal que vous puissiez rencontrer, c'est l'ours polaire ; mais il disparaît bientôt aussi, et vous restez enfin seul dans l'immensité glacée, qui vous transporte vers le sud, vers la lumière et le soleil, où cette glace se divise et fond graduellement.

Tel est l'aspect de la mer polaire.

En été, le soleil brille jour et nuit et tourne sans cesse autour de vous dans le ciel, pour disparaître à l'automne ; alors, commence la longue nuit d'hiver qui, au pôle Nord, dure six mois.

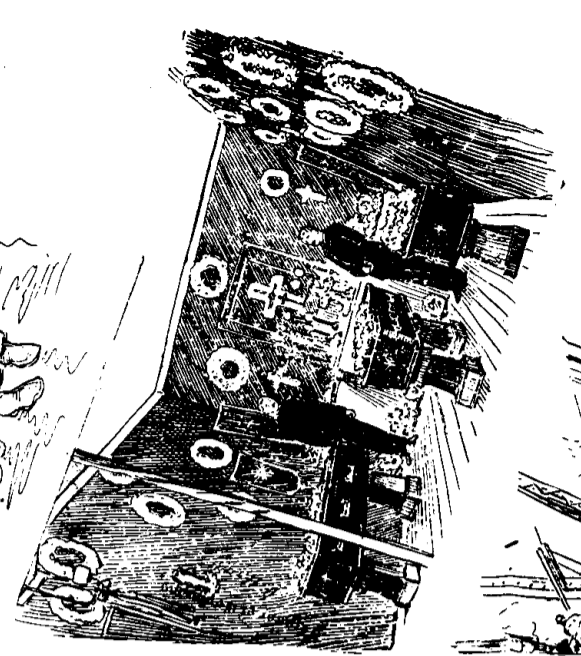
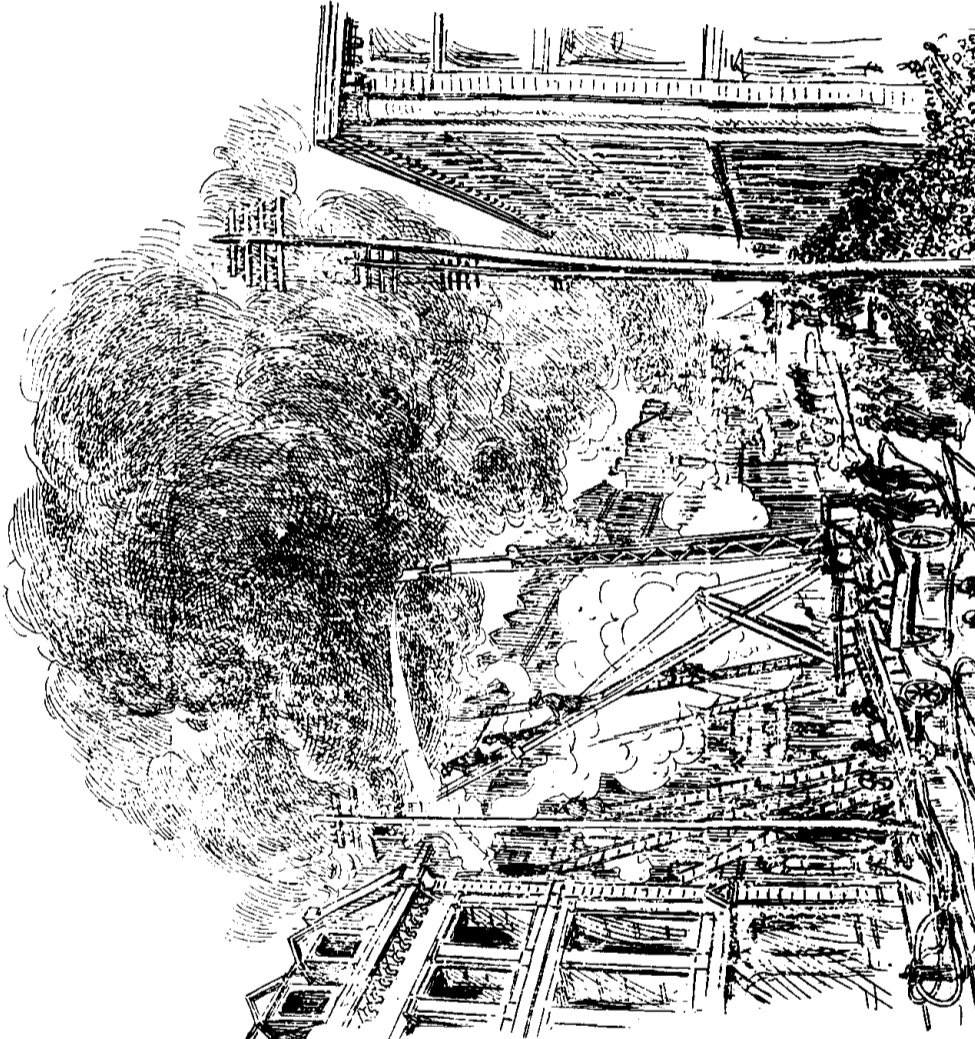
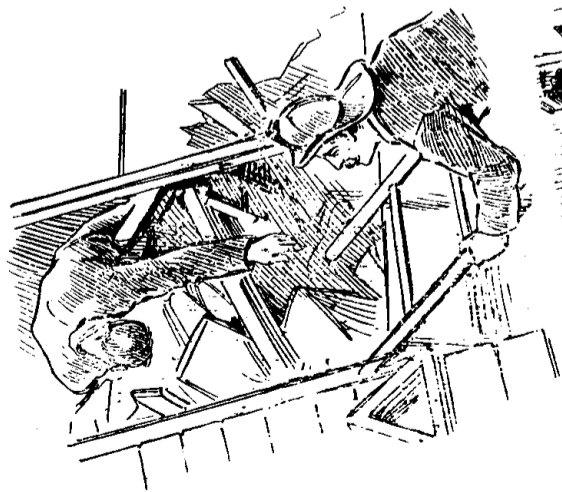
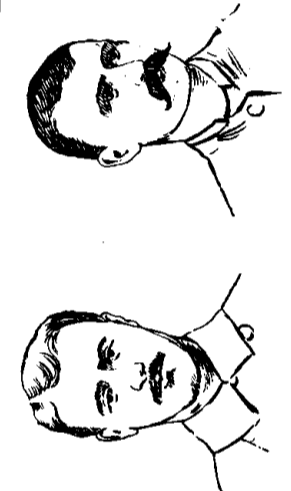
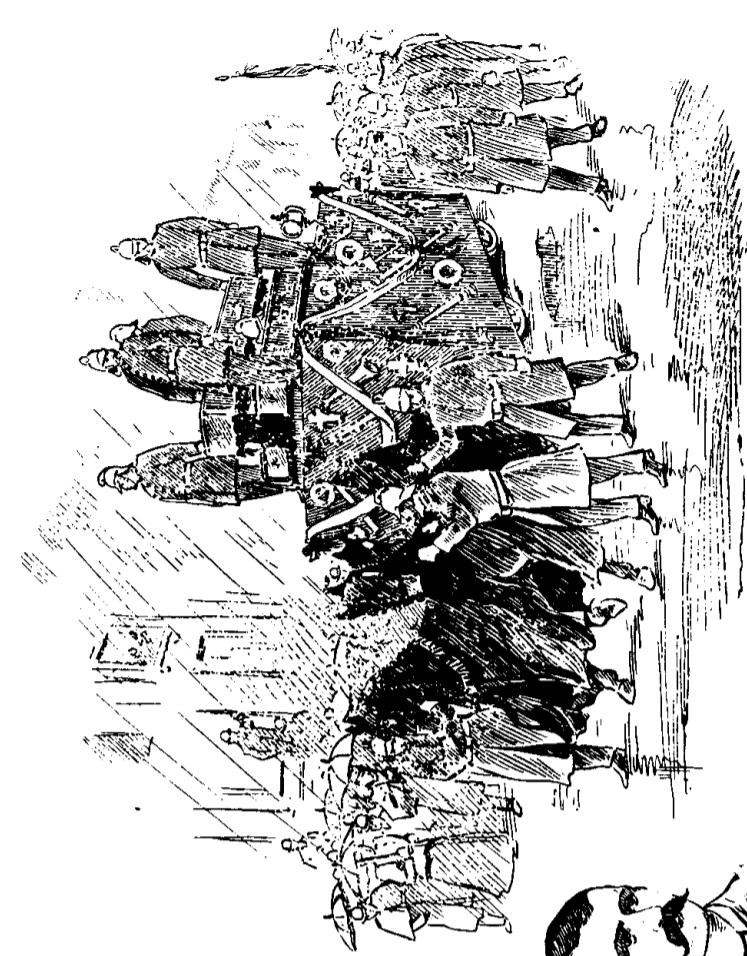
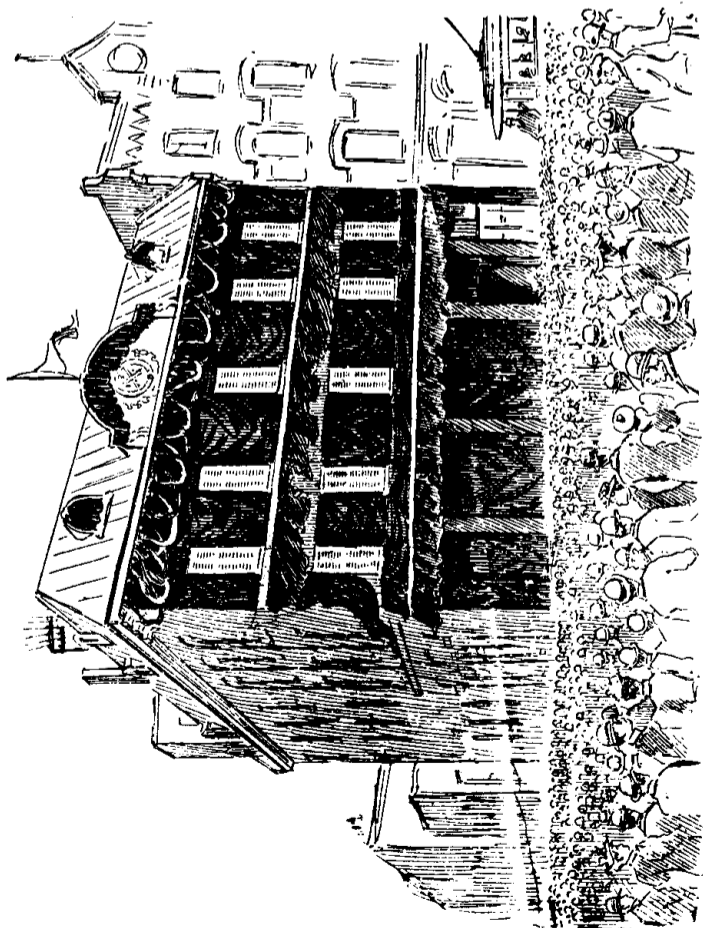
Les étoiles brillent sur ces champs de neige désolés. Quand la lune luit, elle circule en rond dans le ciel et cela sans fin, jusqu'à ce qu'un nuage la dérobe à vos yeux. Viennent quelquefois aussi éclairer la nuit les lueurs boréales, ce grand mystère du nord. La vie renaît : des lumières étincelantes et des rayons circulent en tous sens dans le ciel jusqu'à ce qu'à leur tour ils disparaissent et laissent la scène aussi désolée qu'auparavant.

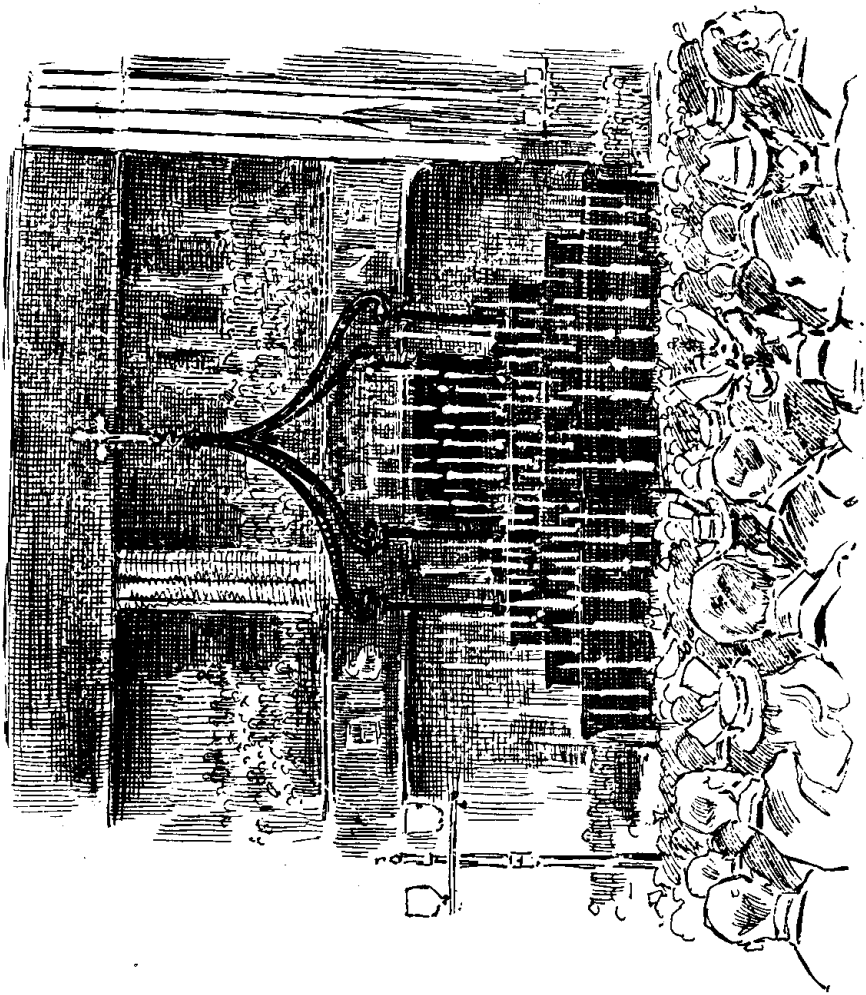
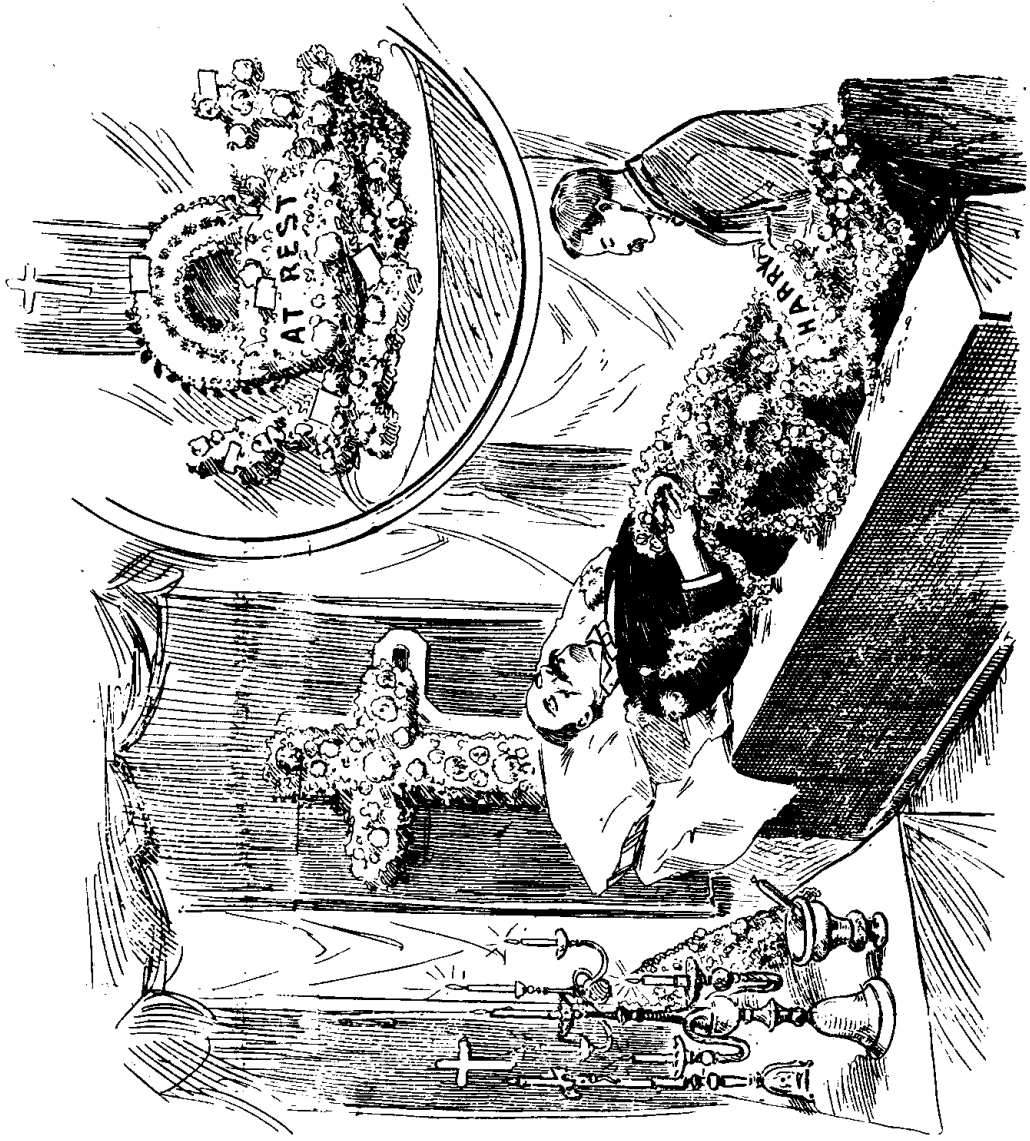
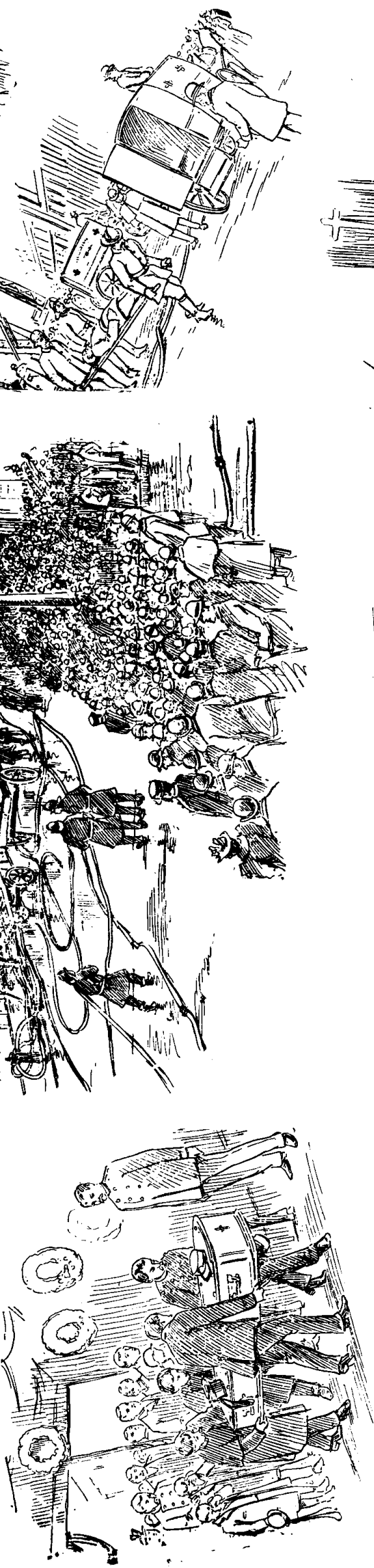
C'est dans ce monde mort et lugubre que doit vivre l'explorateur ; c'est de là que partent ses pensées vers ceux qu'il a laissés derrière lui et qui voient scintiller les mêmes étoiles qui égayent sa nuit glacée !

L'explorateur NANSEN.



LA CATASTROPHE DE LA RUE ST-PIERRE. — "SAUVEZ LAPORTE ET KING, DIT REYNOLDS, POUR MOI, JE PUIS ATTENDRE." — Composition et dessin de Ed.-J. Massicotte





1. La station No 1 drapée de tentures funèbres—2. Le capitaine Viau suspendu à une fenêtre—3. Les restes de Laporte, quittant la maison mortuaire—4. Le corps de Laporte déposé à la chambre mortuaire du poste No 1—5. Le catafalque resplendissant de lumières à Notre-Dame—6. Le contremaître Laporte, victime—7. Le pompier King victime—8. Le pompier, Carpentier, victime—9. Les pompiers s'attaquant au brasier—10. Le corbillard portant les cercueils des trois victimes—11. Un pompier arraché des débris par ses camarades—12. La chambre mortuaire, au poste No 1—13. Le cadavre de Laporte retiré des ruines—14. Le corps du pompier King, exposé

MONTRÉAL.—LA CATASTROPHE DE LA RUE SAINT-PIERRE : LES POMPIERS S'ATTAQUANT AU BRASIER ARDENT

SOUVENEZ-VOUS A MARIE

Souvenez-vous, ô tendre mère,
Qu'on ne vous implora jamais,
Sans voir exaucer sa prière,
Sans éprouver vos doux bienfaits.
Les siècles à vos pieds, Marie,
Sont tous venus chercher secours,
Et votre puissance attendrie,
Pour eux se déclara toujours.
Non, personne à travers les âges
Par vous ne s'est vu rebuté,
Quand on recourt à vos suffrages
On est certain d'être écouté.
Avec cet espoir invincible
Mère de Dieu je viens à vous
Je sais que tout vous est possible
Et je me jette à vos genoux...
Ne repoussez pas ma prière
Serai-je seule délaissée,
Montrez que vous êtes ma mère
Et souvenez-vous du passé !!!

MARIE H...

Saint-Télesphore, 1890.

MADAME NANSEN

Mme Eva Nansen est la fille cadette du professeur de zoologie, M. Michel Cars, très connu dans le monde savant et dans les pays scandinaves. C'était, avant son mariage avec le célèbre explorateur, dont nous venons de publier le portrait, une cantatrice de concerts, très appréciée.

Si elle n'a pas accompagné son mari dans son aventureuse expédition, c'est que celui-ci ne l'a point voulu. Voici, au sujet des époux Nansen, quelques renseignements curieux, envoyés de Sandefjord à un confrère de la presse parisienne :

"Nansen va devoir se remarier avec sa femme. En effet, avant son départ, il s'est séparé d'elle en due forme, ne voulant pas, en cas de malheur, la lier indé-



finiment à son sort. Le Dr Nansen avait cru pouvoir fixer, comme durée extrême de son voyage, un terme de cinq ans. Après ce laps de temps, on devait désespérer de le revoir jamais, et, comme on n'aurait pu éventuellement avoir une preuve officielle de sa mort, il a voulu que sa femme fût libre de se remarier sans devoir établir qu'elle était veuve. Vous savez que les époux Nansen ne sont pas riches, et que, pendant l'absence de son mari, Mme Nansen a gagné sa vie en donnant des concerts."

Les lois françaises ou belges admettraient-elles cette curieuse combinaison de séparation et de remariage ? C'est douteux.

Ce qui est douteux aussi, nous semble-t-il, c'est l'exactitude de cette information, que nous publions à titre de curiosité.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ trouveront à la librairie G.-A. Dumont, (1826, rue Sainte-Catherine,) un vaste assortiment en livres de piété et de littérature, chapelets, médailles, papeterie, encres, plumes, crayons, tapisserie, etc. Ils sont priés d'honorer cette librairie d'une visite.

DEUX UNIONS

Il y a quelques semaines, une jeune personne s'unissait à l'élu de son cœur, par les liens sacrés de l'hymen : au pied des autels, devant le ministre de Dieu, elle lui jurait fidélité et obéissance. Chacun dans l'assistance, émue et recueillie, formant des vœux pour le bonheur des nouveaux époux, si bons et si dignes d'intérêt, appelait sur eux les bénédictions célestes.

Huit jours auparavant, dans le silence du cloître, une autre jeune fille contractait aussi un engagement solennel. Mais l'époux de son choix n'est pas à ses côtés : Il est là, sur l'autel, recevant l'immolation qu'elle lui offre, de son cœur, de sa vie, de tout son être. Séparée de son bien-aimé par une lourde grille, la nouvelle servante du Seigneur, d'une voix ferme, au milieu des sanglots qui éclatent de toutes parts, fait vœu de chasteté, pauvreté, obéissance. Le drap mortuaire dont on l'a recouverte, et le *Libera*, qui vient d'être chanté, signifient que, pour toujours, elle est morte au monde, à ses pompes et à ses œuvres. Des liens indissolubles la rattachent à son divin Epoux : elle Lui appartient pour jamais.

Laquelle de ces jeunes personnes a choisi la meilleure part ?

Demain, les choses reprendront leur cours ordinaire : chacune, dans l'état où Dieu l'a appelée, travaillera à sa plus grande gloire. La nouvelle mariée sera, à l'égard de son époux, une compagne dévouée et soumise, femme d'intérieur accomplie, en un mot l'ange du foyer conjugal.

Ah ! pour la religieuse, si le joug du Divin Sauveur est bien doux, bien lourdes, parfois, seront les croix. Que fera-t-elle, dans ces moments douloureux ? Elle se réfugiera près du Tabernacle, à l'endroit même où a été consacrée son union avec le Céleste Fiancé. Elle puisera, à cette source intarissable de consolations, les forces nécessaires pour pratiquer-toujours cette sublime devise : Aimer, prier et souffrir, à l'ombre de la croix.

LINETTE.

AUX AMATEURS D'OPÉRAS

Une semaine de Grand Opéra, à des prix populaires, commencera le lundi, 2 novembre, au Monument National, comme on peut en juger par l'annonce que nous publions dans une autre page.

L'entreprise est sous la direction de M. et Mme Frank Murphy, qui ont administré, pendant de si longues années, l'Académie de Musique.



LA PRIMA DONNA MARIE LENTA

On promet un vrai régal musical pour tous les amateurs de grande musique. Il y a lieu de s'attendre à ce que la salle du Monument National soit bondée, chaque soir de la semaine prochaine.

L'actrice dramatique et Prima Donna, Marie Lenta, est une superbe chanteuse, magnifiquement douée. Ses personifications de *Leonora*, de *Santuzza*, et de divers autres rôles de grand opéra, l'ont rendue fameuse et lui ont mérité les compliments de la grande Calvé.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Venne, 316, rue Saint-Hypolite ; Mme C. Beauchemin, 38, rue Versailles ; H. Lionais, 403, rue Saint-Hubert ; Eugène Trudel, 118, rue Sainte-Émilie ; Mme A. Roy, 132, rue Champ-de-Mars ; Mme Saint-Maurice, 234, rue Dufferin ; Mme Henriette Foisy, 982, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Auguste Chouinard, 29, rue Saint-Anoine ; J.-A. Dubé, 148c, rue Champlain ; J.-E. Talbert, 393, avenue Laval ; M. Marchand, chez Archambault, frères, rue Sainte-Catherine.

Québec.—L. Boulanger, 16, rue Saint-Joseph ; Léon Côté, 88, rue Latourel.

Rigaud.—Mlle Eva Brasseur.

Lambton.—Dr Louis Labrecque.

Pointe-aux-Trembles, Portneuf.—Mlle Victoria Alary.

Saint-Joseph d'Alma, lac Saint-Jean.—Dr J.-E. Gagnon.

Joliette.—J.-Hervé Hamelin.

Saint-Jean.—D. Godin.

Valleyfield.—Joseph Miron.

Saint-Timothée.—Mme Flavie Julien.

Saint-Hyacinthe.—B. Lessard.

Vaudreuil Station.—J.-B.-A. Valois.

Moncton, N.B.—Thos.-C. Gautreau.

Salem, Mass.—C. Rousseau, 47, rue Harbor ; André Fraser, 20, rue Salem.

NOUVELLES A LA MAIN

Calino est au mieux avec sa belle-mère ; ils sont en train de se dire des choses agréables :

—Avouez, lui dit la bonne femme en minaudant, que vous voudriez me voir à cent pieds sous terre.

—Ah ! belle manian, vous exagérez : six seraient suffisants.

**

Explication : Une jeune dame expliquait, l'autre jour, à un jeune homme, la différence qu'il y a entre imprimer et publier.

Pour mieux lui faire saisir la différence, elle conclut ainsi :

—Vous pouvez imprimer un baiser sur ma joue mais vous ne devez pas le publier.

**

Fillette fin de siècle.

—Décidément, mère, vois-tu, ces robes courtes sont ridicules.

—Et pourquoi ça, mademoiselle ?

—Mais, voyons, réfléchis un peu, s'il fait de la boue, comment veux-tu qu'on se retrouse ?

GRAVURE-DEVINETTE



La nourrice et le nourrisson. Où est le nourrisson ?

EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLÉS

—Moi aussi... Quant à toi, Barabas, je sais que dans le temps, tu en raffolais.

—Je n'ai pas changé....

Eh bien ! je régale de trois douzaines. Je suis en fonds.

Il appela un des garçons qui baillait le dos appuyé contre le comptoir, les yeux vagues, les jambes fléchissantes sous la fatigue énorme d'une longue journée passée debout.

—Garçon !

—Monsieur ?

—Trois douzaines de Marennes bien fraîches et du vin blanc....

—Quel vin désire monsieur ?

—Du Chablis, du Sauterne, du Grave?... qu'est-ce que tu aimes, vieux ?

Barabas, dont les yeux s'allumaient à l'idée de ce festin, passa la langue sur ses lèvres.

—Oh ! moi, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai bu que de l'eau.

—Eh bien, du Sauterne.... hein ?

—Va pour le Sauterne.

—Mais du vieux, garçon, du vieux.... Et du gros poivre, du beurre frais.... et des citrons....

—Tu as donc gagné le gros lot, Victor ?

—Non, mais j'ai touché quelques mandats d'arrêt.... Ça me fait, en plus de mes appointements, un petit bonus d'une cinquantaine de francs. . .

Les huîtres arrivèrent.

Elles n'étaient qu'un prétexte pour boire.

Valentin avait compris. Et s'il avait conservé des doutes, ceux-ci se fussent vite dissipés devant la façon tout hospitalière dont Leroy versait, dans le verre du pauvre Barabas, des rasades de Sauterne.

Barabas, sans défiance, buvait sec.

Le vin était bon.

—Mais tu verses, tu verses ! disait-il parfois.

—Une cure.... une cure au Sauterne ! comme dit un de mes amis du service de la salubrité.

Deux bouteilles avaient été vidées en un clin d'œil.

Les huîtres avaient disparu.

—C'est curieux comme ça m'a ouvert l'appétit.... dit Leroy.

—Moi aussi, fit naïvement Barabas....

Leroy arrêta le garçon au passage.

—Un poulet froid, du jambon fumé et après cela, un bon roquefort.... Vous savez, nous n'avons plus de vin ?

Ce fut ainsi pendant une demi-heure.

Condamné à la sobriété par son dénuement même, le brave Barabas n'avait pas été longtemps sans ressentir sur son cerveau les influences du Sauterne.

Un peu de rouge montait à ses pommettes. Ses yeux brillaient ; il riait sans motif en regardant alternativement Valentin, puis son beau-frère.

Et d'une voix un peu pâteuse, il disait à chaque instant :

—Quelle noce ! quelle noce ! !

Il y eut encore une bouteille de vidée.

Après quoi, Barabas fut complètement gris.

La fatigue et la chaleur du bal, le Sauterne avalé en de trop copieuses libations, avaient eu raison de lui.

Victor l'examinait du coin de l'œil.

Et de temps en temps, sous la table, il pressait le genou de Valentin pour lui dire :

—Ça va ! ça va !

Il avait essayé, d'un mouvement lent de son pied, d'attirer à lui la boîte à piston.

Mais Barabas n'avait pas bougé.

L'instinct résistait encore chez le vieux, alors que la raison, depuis longtemps, avait déménagé !....

—Attendons ! murmura l'agent.

Du reste, il n'attendit pas longtemps.

En souriant toujours Barabas venait de pencher la tête sur sa poitrine, les yeux clignotants....

Il essaya de résister, se raidit contre le sommeil, répéta machinalement :

—Quelle noce ! quelle noce ! Il y a au moins vingt ans que je n'avais tant bu et si bien mangé !

Et ce fut tout.

Il s'endormit d'un sommeil profond, le sourire sur les lèvres.

—Le pauvre homme ! dit Valentin.

D'un coup de pied, Leroy attira la boîte à piston.

La jambe de Barabas retomba et fit perdre l'équilibre au corps, dont le buste flotta une seconde sur le canapé rouge du café, puis s'éroula doucement.

Le garçon s'approcha :

—Il est complètement paf, le piston ! dit-il.

—Oh ! nous le reconduirons à son domicile. Donnez-moi l'adresse....

Ce fut Valentin qui régla pendant que, sur le boulevard assombri par la pluie incessante, Victor essayait d'arrêter une voiture.

Un fiacre à quatre places passa.

Il le héla.

Cinq minutes après Barabas y dormait.

Au café, Leroy, d'un coup de couteau, avait fait sauter la serrure de la boîte.

Il souleva le couvercle.

Il ne s'était pas trompé et, triomphant, il montra à Valentin les papiers soigneusement ficelés.

—Voilà le pot aux roses ! dit-il. Ça vous appartient. Prenez et faites-en ce que vous voulez ; vengez votre pauvre père ou sauvez la famille d'Hautefort. Vous êtes le maître, le seul maître. Et vous pouvez compter sur ma discrétion absolue.

Valentin secoua la tête.

—Merci, dit-il, de m'avoir mis entre les mains une arme aussi terrible. Mais j'ai pitié de ce brave homme. Laissez-moi faire. Je veux que lui-même il me donne ces papiers.

—Comme il vous plaira.

Ils montèrent dans le fiacre auprès de Barabas endormi.

La rue des Accacias n'était pas loin.

Ils y furent bientôt arrivés.

—Nous n'allons pas le transporter chez lui sur nos épaules, je suppose, dit Leroy en riant.

Et il secoua Barabas avec vigueur.

Celui-ci se réveilla difficilement. La montée fut longue. Enfin le pauvre vieux fut mis à la porte.

Leroy plaça auprès de lui son piston.

Et il sonna violemment.

Il entendit bientôt les pas lourds de la mère Barabas.

La porte s'ouvrit.

—Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ? fit la vieille en reconnaissant son frère.

—C'est Barabas.... Il est un peu éméché.... couche-le....

Ils dégringolèrent l'escalier sans plus faire attention aux exclamations de Mme Barabas.

—Demain de bonne heure soyez auprès de lui, dit Leroy....

Vous n'avez plus besoin de moi....

Valentin serra silencieusement la main de l'agent de police.

Ils se séparèrent.

Le matin, Valentin sonnait chez Barabas.

Il était environ dix heures.

—Barabas doit être réveillé et son ivresse est dissipée, c'est probable.... se disait le jeune homme.

A la mère Barabas, Valentin expliqua qu'il avait accompagné le musicien, la veille, et qu'il avait aidé Victor à le transporter jusqu'à son sixième étage.

Sa visite n'avait pas d'autre but que de prendre des nouvelles du vieux.

—Vous êtes bien aimable, monsieur, dit la femme. Entrez donc. Barabas est levé.... Ne faites pas attention au désordre de l'appartement.... J'achève le ménage....

Valentin entra.

En entendant parler, Barabas était sorti de la chambre à coucher.

Il ne reconnut pas Valentin tout de suite.

Il avait la tête bien lourde, ce matin-là, le pauvre homme,—une barre de fer dans le front.

Il considérait Valentin avec curiosité.

—Ah ! dit-il, je vous reconnais.... Vous étiez hier soir avec Leroy.

Et se mettant à rire :

—Quelle noce, hein ? quelle noce !.... Asseyez-vous donc !

—Monsieur Barabas, dit le jeune homme, lorsque M. Victor Leroy, votre beau-frère, nous a présentés l'un à l'autre, il a,—volontairement,—oublié de vous dire mon nom tout entier.

—Ah ! pourquoi ?....

—Vous le devinez peut être lorsque vous saurez que je m'appelle Valentin de Séverac.

Le nom frappa Barabas, mais, dans son cerveau appesanti par la soirée de la veille, la mémoire ne revenait pas.

—Séverac ! Séverac ! disait-il. Je connais ce nom-là !... Attendez donc... Je me souviens... Est-ce qu'il n'y a pas eu un Séverac compromis dans le meurtre de ce pauvre Lafistole ?

—Oui.

—Vous êtes son parent ?

—Je suis son fils.

—Ah !

Et Barabas, surpris, eut un soubresaut.

En même temps son regard allait chercher sur le marbre de la commode, à sa place habituelle, la boîte à piston.

La boîte se trouvait là.

Mais les papiers ? Les renfermait-elle toujours ?

Et il essaya de se rappeler tous les incidents de la soirée la rencontre de Leroy au bal, l'insistance de l'agent à le faire boire, sa générosité, ces huîtres, ce Sauterne... et puis plus rien !...

Comment avait fini la soirée ?

Il avait dormi sans doute.

Et pendant son sommeil, qu'avait-on fait de sa boîte ?

Il eut un frisson dans les épaules.

Il s'approcha de la commode, se pencha, regarda la serrure, fut vite convaincu qu'on l'avait forcée.

Et il essuya une grosse sueur.

—Ce n'est pas bien, murmura-t-il, ce n'est pas bien. On m'a volé... Sûrement les papiers ne sont plus là...

Et il allait l'ouvrir quand Valentin l'arrêta.

—Vos papiers s'y trouvent toujours... voyez...

Barabas s'en assura.

C'était vrai. Il respira. Mais si grosse avait été son émotion qu'il fut obligé de s'asseoir...

—Je vais tout vous dire, monsieur Barabas...

Alors Valentin lui raconta quelle avait été l'intention de Victor Leroy. Oui, on l'avait grisé pour lui arracher les papiers qu'il défendait avec tant d'opiniâtreté et dont Leroy avait deviné la présence dans la boîte.

C'était Leroy, au café, qui, avec son couteau, avait fait sauter la serrure.

Mais, au moment où il avait voulu donner les papiers à Valentin, celui-ci les avait refusés.

Il désirait ne les tenir que de Barabas lui-même.

Et il gagna la confiance du vieux en lui disant quels avaient été ses efforts, depuis le jour où son père avait été accusé, pour prouver que Séverac était innocent.

Il lui dit quels avaient été ses désespoirs... de combien de mépris, d'humiliations on avait abreuvé sa vie !

Le père Barabas pleurait.

—Mais enfin, Lafistole ? Qu'était-ce que Lafistole ?

—Un misérable !

—Mais puisqu'on l'a assassiné !...

—Un misérable, monsieur Barabas, qui a voulu se servir du secret renfermé dans ces papiers pour épouser Mlle d'Hautefort...

—Vous savez, fit Barabas avec dignité, que ce secret, je ne le connais même pas ?... Je n'ai jamais voulu prendre connaissance du dossier...

—Vous êtes un brave cœur, monsieur Barabas, et vous avez gagné toute mon affection.

—Ma foi, fit le vieux, je ne suis pas fâché de vous dire que je vous rends la pareille...

Et spontanément, le musicien tendit les mains.

Valentin les serra.

Barabas eut une dernière hésitation.

Il regardait la fameuse boîte et paraissait ne pouvoir se décider à faire un pas vers la commode.

Mais tout à coup, sa résolution fut prise.

Il saisit le dossier Bastien, le donna à Valentin.

—Tenez ! dit-il, prenez-le et faites-en ce que vous voulez... J'ai confiance en vous.

Et, se promenant à grands pas dans la chambre :

—J'en ai assez, après tout, moi, d'en être le dépositaire. Il m'en est arrivé des malheurs !... Des querelles avec la mère Barabas !... Des querelles avec Leroy !... Des perquisitions ! Des interrogatoires chez le préfet de police !... Quinze jours de Dépôt !... La perte de mon emploi chez Me Chavarot ! Oui, j'en ai assez !... Je ne vis plus, moi, depuis longtemps...

—Merci, dit Valentin très impressionné de sentir contre sa poitrine les papiers redoutables qui avaient causé la mort de son père... et sur lesquels reposait l'honneur de la famille d'Hautefort...

VII

Le soir même, Valentin était de retour à Orléans.
Il s'enferma chez lui.

Que pouvait-il faire ?

Demanderait-il justice ? Justice jusqu'au bout !

On laisserait-il, par son silence, son père à jamais déshonoré ?

Il était cruellement combattu par ces deux alternatives, car s'il avait beaucoup aimé Séverac, il adorait Bérengère, et il repoussait avec épouvante l'idée de jeter son nom à la honte publique, au scandale du monde.

Journées bien longues que celles-là, passées dans un désespoir profond, avec cette idée fixe.

Journées pendant lesquelles il sentait sa raison s'en aller ; il ne savait plus que penser.

—Non, non, se disait-il, jamais je ne trouverai en moi le courage nécessaire à une pareille accusation... Mon père me pardonnera... Hélas ! mon pauvre père !

À l'hôtel de la rue du Châtelet régnait toujours la consternation.

La vie s'y écoulait au milieu d'intolérables angoisses.

Peu de choses, pourtant, y semblaient changées, en apparence.

Daniel sortait tous les jours, comme il faisait autrefois, pour se rendre au parquet.

Là, il s'enfermait, quand il n'avait pas d'enquête à poursuivre, ressassant son infortune et se disant, lui aussi, que la folie mettrait un terme heureux à tant de souffrances.

Il rentrait à l'hôtel le plus tard possible, dînait silencieusement et on ne le revoyait plus.

Clotilde et Bérengère, aussi, semblaient vivre de leur existence d'autrefois.

Elles sortaient, recevaient et rendaient des visites, dans le monde !

Il fallait jouer cette triste comédie !...

Mais que de fois elles s'étaient surprises à essayer leurs larmes.

Que de sanglots leur échappaient, souvent, quand, après une dure contrainte de quelques heures, elles se retrouvaient seules !

Alors la mère tombait dans les bras de sa fille.

Elles s'étreignaient, sans se dire un mot, et pleuraient !

Seul, Jean-Joseph n'avait pu supporter cette mortelle blessure.

Vivait-elle encore cette jaune et maigre figure, aux os saillants, dans ce lit où ce corps décharné était étendu avec la rigidité d'un cadavre ?

Depuis l'affreuse révélation, depuis le jour où le vieux magistrat avait quitté le palais de justice, après avoir acquis la conviction que Daniel avait manqué à son devoir de juge... après avoir appris la douloureuse vérité sur Clotilde... personne, à l'hôtel, n'avait entendu sortir une parole de cette bouche que la mort paraissait avoir à jamais fermée.

A peine prenait-il de la nourriture.

Lorsque sa faiblesse devenait trop grande, il tendait péniblement la main vers son domestique qui ne le quittait pas et dont seul il supportait la présence auprès de lui.

Le domestique lui donnait un peu de bouillon.

Il buvait, puis reprenait son immobilité.

Clotilde, Bérengère, Daniel avaient essayé de s'installer auprès de lui.

Il ne les avait pas vus.

Daniel avait supplié son père de lui répondre, de lui parler. Jean-Joseph s'était obstiné dans son étrange et farouche silence.

Quant à Clotilde, elle se dissimulait lorsqu'elle était dans la chambre du vieillard, autant qu'elle le pouvait, se faisant petite pour ne pas être vue, mais voulant venir quand même parce qu'elle attendait toujours de ses lèvres un pardon pour elle, un pardon pour son mari.

Les lèvres restaient dures ; à peine de temps en temps, un frisson les relevait convulsivement, lorsque dans ce cœur aux abois passait un sanglot...

Il n'avait eu de souvenir que pour Bérengère.

Une fois elle s'était approchée du lit de Jean-Joseph.

La main décharnée du vieillard était sur les couvertures.

Elle avait pris cette main, y avait mis un baiser et, l'ayant replacée sur le lit, avait fait glisser la couvertures par-dessus.

—Grand-père ! avait-elle dit... Grand-père !

Il l'avait entendue, cette voix si douce...

Elle était parvenue, dans les ombres de l'agonie, jusqu'à ses oreilles.

Il avait tressailli.

—Grand-père... tu ne nous aimes plus... Grand-père, nous sommes si malheureux !...

Oui, oui, cette voix allait à son cœur.

Sa figure s'éclairait, un vague sourire effleura ses lèvres et il murmura :

—Bérengère !

C'est qu'il venait de se rappeler soudain la fillette qui, dix ans auparavant, était venue sonner à l'hôtel et s'était fait conduire devant lui.

La scène se retraçait vivante à son esprit.

Il la voyait entre ses genoux, la toute petite, si gentille avec ses grands yeux noirs étonnés, brillant dans sa figure pâle.

Et elle lui tendait timidement une lettre qui fondait la glace de son cœur :

« Grand-père, petite mère m'a dit que vous étiez seul et que vous ne m'aviez jamais vue. Je viens pour vous embrasser et pour rester un peu auprès de vous, si vous voulez. Je ne ferai pas de bruit et je serai bien sage. »

Il ouvrit les yeux, et regarda la jeune fille.

— Pauvre chère petite ! murmura-t-il.

Mais il n'en dit pas plus.

Alors, maintenant, lorsqu'ils entraient dans la chambre du vieillard, ils ne se montraient pas, ils ne faisaient pas de bruit.

Jean-Joseph ne se doutait pas qu'ils étaient là.

Et ils écoutaient la respiration du vieillard, tantôt si lente qu'on eût dit qu'elle venait de s'éteindre, tantôt courte, haletante, précipitée, pareille au râle suprême de l'agonisant.

Puis, tout à coup, ils n'entendaient plus rien.

Le vieillard dormait, ou plutôt restait dans une sorte de syncope dont il ne sortait qu'une heure après.

Telle était la vie à l'hôtel d'Hautefort.

Un autre personnage suivait de loin les phases diverses de toutes ces douleurs.

C'était Pierre Jourdan.

Il avait espéré, dans la grandeur de son âme, que Clotilde le laisserait s'accuser.

Puisqu'elle l'avait sauvé, elle n'avait pu le faire qu'en tout révélant à son mari.

Maintenant le cruel secret était donc connu de cette famille, de Daniel sûrement, de Jean-Joseph peut-être. . . .

Est-ce qu'ils se résigneraient au scandale ?

Il devinait les angoisses de tous ces êtres auxquels il avait voué une si grande affection, une affection qui avait commencé par être de l'amour pour Bérengère, mais qui n'était pas exempte de pitié maintenant.

Bérengère !

Ah ! comme il pensait à elle !

Comme il aurait voulu la revoir. . . .

Mais sous quel prétexte aller à l'hôtel d'Hautefort ?

Chaque fois que ses courses l'amenaient à Orléans, il passait rue du Châtelet, alors même qu'il n'avait rien à y faire.

Il regardait cet hôtel sombre derrière les murs duquel se cachaient tant de désespoirs.

Puis, quand il était au bout de la rue, il revenait encore.

Mais jamais les fenêtres ne s'ouvraient.

Jamais ne se montrait, derrière quelque rideau, la tête chérie qu'il aurait tant voulu voir.

L'hôtel paraissait désert.

On eût dit que tout y était mort.

En gagnant la verrerie, le matin, il aimait à rôder autour de Vilvaudran.

Le château semblait, lui aussi, prendre son deuil des maîtres.

Devant ces massifs dépourvus de fleurs, dans ces allées du parc d'où le jardinier enlevait tous les matins les feuilles mortes, il évoquait les doux et lointains souvenirs de son enfance passée là près de Bérengère.

Les bois étaient dépouillés de leur verdure.

L'hiver avait passé son souffle aride sur les cimes des arbres dont les squelettes cliquetaient parfois quand se levait un vent un peu fort.

Le matin, les branches étaient couvertes de givre et le parc ressemblait alors à une bonbonnière, faite de bonbons gigantesques saupoudrés de neige.

L'hiver, comme l'été, il retrouvait là des souvenirs.

L'été, c'étaient des cueillettes de fleurs, les nids dénichés, les pêches dans le Loiret, dans les réservoirs du château, ou les longues histoires enfantines qu'ils se racontaient mutuellement, en se tenant par la main, dans leurs promenades sous bois.

Ou bien ils s'asseyaient l'un près de l'autre.

La petite travaillait à quelque ouvrage, déjà habile de ses mignons doigts.

Lui taillait des morceaux de bois, lui inventait des jouets, faisait des pièges aux oiseaux, qu'il allait tendre dans les sources, où viennent boire les chardonnerets, les bouvreuils, les grives et les merles.

Les journées se passaient ainsi, toujours trop courtes.

Et chaque jour écoulé augmentait leur affection.

L'hiver, ils se voyaient moins souvent, parce que Daniel et Clotilde emmenaient Bérengère à Orléans.

Au départ, c'étaient des pleurs.

Pourtant il la revoyait deux ou trois fois pendant la mauvaise saison, dans ces beaux jours de la fin de l'automne où le soleil semble plus chaud, comme s'il voulait, avant de s'éteindre pour de long mois, faire regretter sa vivifiante chaleur.

Vers la fin d'octobre, elle venait passer deux ou trois jours à Vilvaudran.

Il accourait bien vite.

Un peu timide d'abord, parce qu'il sentait quelle distance le séparait de Bérengère et que dans sa jeune et déjà vive intelligence, il se disait que peut-être il allait la trouver changée à son égard.

Mais rassuré bien vite, par un bon sourire de la petite fille qui lui tendait les mains.

C'était son grand bonheur d'évoquer son enfance et de chercher, dans ce parc de Vilvaudran, tous les endroits auxquels se rattachaient des souvenirs.

Un jour qu'il suivait ces chemins tant de fois parcourus, il remarqua dans la cour des allées et venues qui n'étaient pas habituelles.

Le jardinier et sa femme se hâtaient.

Puis, il vit ouvertes les portes de la remise, ouverte la grille du château, ouvertes les fenêtres de l'appartement de madame d'Hautefort.

Clotilde serait-elle au château ?

Il apprit bien vite qu'elle venait d'arriver, en effet.

Et son cœur battait quand il sut que Bérengère l'accompagnait.

Les deux pauvres femmes avaient voulu s'isoler pendant quelques jours.

L'état de Jean-Joseph ne s'était pas empiré. Le vieillard gardait son mutisme étrange, refusait de recevoir les médecins ; mais rien, du moins pour le moment, ne semblait indiquer qu'un dénouement suprême fut proche.

Alors la mère et la fille étaient parties.

Elles avaient besoin de quelques heures de solitude. Où pouvaient-elles la trouver mieux qu'à Vilvaudran ?

Là, du moins, elles n'auraient plus ces visiteurs dont la présence était si lourde ; elles n'entendraient plus ces questions, sans cesse répétées par des amis qui remarquaient leur air de souffrance :

— Vous êtes malades ? Fatiguées ? Qu'avez-vous ? . . . Il ne vous est pas arrivé un malheur, je suppose ?

Il fallait répondre, donner des explications embarrassées, répéter qu'elles ne souffraient pas et qu'elles n'étaient pas inquiètes, supplice de tous les jours !

Pierre fut heureux de les avoir près de lui.

Pourquoi ?

Il ne savait. Comment les verrait-il ? Comment les rencontrer ? Il ne voulait pas se présenter devant elles. Il craignait que sa présence ne fût douloureuse à madame d'Hautefort en lui rappelant la terrible nuit du meurtre de Lafistole.

Il comptait sur un hasard, — et le hasard le servit en effet.

Un matin qu'il se rendait à la verrerie, il s'arrêta tout à coup dans un chemin du parc.

Elles venaient vers lui. Elles l'avaient vu.

Il s'arrêta, infiniment troublé.

Clotilde lui avait tendu les mains. Il les prit et voulut se contenter de les serrer respectueusement ; mais elle l'attira contre son cœur et l'embrassa comme elle eût embrassé un fils. Pierre eut tout de suite les larmes aux yeux.

Et Bérengère lui disait de sa douce voix qui avait tant de puissance sur son cœur et remuait tant de souvenirs :

— Pierre, je suis bien heureuse de vous revoir !

Et, en effet, elle ne le trompait pas. Ce n'était pas une parole banale. Elle était heureuse, et cela était visible.

Tous trois se mirent à marcher dans l'allée.

Mais trop de pensées leur venaient, les obsédaient.

Ils restaient sans parler.

Il faisait très doux ce matin-là, bien qu'on fût au milieu de novembre. Le brouillard de la nuit s'était dissipé. Le soleil brillait dans un ciel bleu pâle où couraient de légers nuages blancs. Le vent avait secoué l'humidité des arbres et l'eau dégouttant sur les feuilles mortes tombées pendant la nuit rendait celles-ci plus souples, plus douces au pied, de telle sorte que les pas étaient silencieux, semblant glisser au-dessus du sol.

Ils passèrent devant le pavillon où, pour la première fois, quelques mois auparavant, s'étaient rencontrés madame d'Hautefort et Lafistole.

Cela n'échappa point à Clotilde, qui s'arrêta tout à coup, tressaillit et s'appuya sur le bras de sa fille.

— Mère, tu es fatiguée ? . . .

— Un peu.

— Veux-tu te reposer ?

— Oui, quelques instants, dans ce pavillon.

Et, comme par discrétion, Pierre allait prendre congé :

— Non, restez, Pierre, restez auprès de nous, mon ami.

Elle s'assit dans un fauteuil en osier, les yeux fixes, le front traversé d'une ride profonde qui imprimait à sa physionomie un cachet de sombre désespoir.

Jourdan les considérait, les pauvres femmes.

Ah ! comme il les trouvait changées en quelques semaines.

Et comme elles étaient vraiment dignes de pitié. . . .

Bérengrère surtout ! Elle était presque méconnaissable. On eût dit, à voir ses yeux battus et si tristes, ses lèvres décolorées aux coins fatigués et jaunis, que jamais le sourire n'avait éclairé son visage !

Elle avait maigri ; les joues s'étaient creusées ; et il y avait, dans ses beaux yeux noirs, jadis à la fois si veloutés et si brillants, si gais et si doux, un regard qu'il n'y avait jamais vu. . . .

On eût dit vraiment que quelque résolution de suprême désespoir se débattait dans ce cerveau de jeune fille. . . . elle pliait, moralement et physiquement, sous le coup du malheur qui l'accablait !. . . .

Et Jourdan, effaré, l'examinait, sans un mot, croyant avoir devant lui, non plus la jolie enfant dont le sourire avait empli de joie sa jeunesse, mais une Bérengrère qu'il n'avait jamais vue !

— Pierre, dit Clotilde, je suis heureuse de vous avoir rencontré. Il me semble, en vous voyant, que nous ne sommes plus seules au monde, puisque, malgré tout, vous êtes resté notre ami. . . .

— Rien, en effet, madame, ne peut diminuer l'affection que j'ai pour vous.

En disant cela, il regardait Clotilde et baissait les yeux, mais c'était à Bérengrère surtout que s'adressait les paroles.

— Ah ! Pierre, dit Clotilde, éplorée, vous m'avez sauvé l'honneur, la vie, en cette nuit maudite, où j'ai failli perdre la raison. . . . Pierre, mon mari a été obligé de tout confier à son père. Comprenez-vous nos angoisses ! Voyez-vous notre détresse ? Que nous conseillez-vous ?

Quel conseil pouvait-il donner à ces deux affolées ? Le torrent les emportait, les roulait, les tordait, sans que rien au monde pût arrêter son impétuosité.

Leur secret dépendait de Valentin.

Lui seul était le maître à présent.

Savait-il que Clotilde fût la coupable ? Pas encore peut-être ; bientôt il le saurait assurément.

Mais lui, Pierre, était impuissant, cette fois.

— Hélas ! madame, dit-il.

Et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Dans un geste de folie, elle lève vers son front ses deux poings, la figure crispée, les yeux durs.

— Ma mort même ne sauverait rien, dit-elle comme si elle parlait pour elle seule. Ce que cherche Valentin, ce qu'il veut, c'est réhabiliter son père. . . . Il faut donc que le coupable soit connu. Ma mort me sauve de la cour d'assises, mais mon aveu seul peut rendre l'honneur au père de Valentin. . . . Voilà pourquoi je ne suis pas morte !. . . . Autrement. . . . si en mourant j'avais pu effacer jusqu'au souvenir même du crime, ce serait fait depuis longtemps. . . .

Pierre Jourdan restait désolé.

Bérengrère, devant ce désespoir maternel, éclata en sanglots.

— Sauvez-nous, Pierre, sauvez-nous ! dit elle.

Les sauver ! certes, il y pensait !!

Est-ce qu'il n'avait pas tout fait pour cela ? Est-ce qu'il ne s'était pas attiré le soupçon de complicité dans le meurtre en transportant le cadavre ? . . . Est-ce qu'il n'avait pas voulu faire retomber sur lui le châtement, sacrifiant sa liberté, hasardant sa vie, pour Clotilde ?

Clotilde s'était perdue pour le sauver.

Il avait fait cela.

Ne trouverait-il donc plus rien ?

Il se rappelait ce qu'il avait dit un jour à Clotilde en la suppliant d'accepter le sacrifice sublime de sa vie. Ce serait une joie infinie de mourir pour Bérengrère, afin d'être à jamais regretté !

Mourir ! Cette pensée lui revenait, au spectacle de cette douleur !

Sa mort serait-elle utile ?

Serait-ce le salut, pour elles ?

Il pensait bien à voir Valentin, à lui dire la vérité, en supposant qu'il ne la connaît point, et lui faire le tableau de la détresse des deux femmes. . . .

Puisqu'il aimait Bérengrère, Valentin se laisserait convaincre.

Son mariage avec la jeune fille ne serait-il pas la plus éclatante des réhabilitations possibles pour le nom qu'il portait ?

Le juge donnant la fille au fils de l'homme que le monde considérait comme l'assassin de Lafistole, quelle plus grande preuve que cet homme n'était pas coupable ?

Et s'il échouait ?

Si Valentin refusait ?

Alors, confusément, montait en sa tête la généreuse pensée de les sauver quand même.

Comment ? Par quel moyen ?

Il ne le savait encore ! Il chercherait. Il trouverait.

Pourquoi ne trouverait-il pas, puisqu'il était décidé à tout même à mourir ? . . .

— Ah ! madame, dit-il, combien je voudrais vous consoler, vous rendre un peu de courage !

— Du courage ! fit-elle.

— Je voudrais vous dire également d'espérer. . . .

L'espérance !

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait entendu ce mot qu'elle releva la tête tout à coup comme s'il venait de parler une langue qu'elle ne comprenait pas !. . . . Espérer ! Elle ! Allons donc !. . . . Se moquait-il, ou n'avait-il laissé tomber le mot que comme une de ces consolations vagues et sans portée ? Que pouvait-elle espérer ? Rien !

Il la comprit, à son sourire d'une amertume navrante. Elle laissa retomber sa tête entre ses mains, celles-ci cachant ses yeux, et resta immobile.

Mais Pierre répétait doucement :

— Oui, oui, il faut espérer. . . . Peut-être tout n'est-il pas perdu.

Bérengrère s'approcha.

— Pierre, que voulez-vous dire ? Est-il donc vrai que vous ayez quelque moyen de nous sauver ?

Et joignant les mains :

— Oh ! Pierre, serait-ce possible ! nous qui vous devons tant déjà !! Pierre, répondez-nous. . . . ne vous trompez-vous pas ? ce serait si atroce. . . . après avoir espéré, d'être rendues à ces angoisses.

Mais il ne pouvait lui répondre, ne sachant pas du tout comment il allait tenir sa promesse.

Bérengrère lui serrait les mains de toutes ces forces et il tremblait devant elle.

Qu'était-ce que sa vie auprès de celle de cette enfant ?

Son cœur se fondait en la voyant pleurer.

Il retira ses mains, se recula et d'une voix étouffée, il dit, en s'en allant très vite :

— Espérez ! Espérez ! Ayez confiance en moi !

Et, pour éviter d'autres questions, auxquelles il ne pourrait faire de réponses, il s'enfuit.

Clotilde et Bérengrère se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Mère ! Mère !

— Mon enfant !

— Tu as entendu ?

— Son affection pour nous lui donne des illusions. N'espère pas que je puisse être sauvée par lui, mon sort est entre les mains de Valentin, de Valentin seul.

— Et moi, mère, j'ai confiance en Pierre. . . . je suis sûre qu'il nous sauvera. . . . Il ne nous eût pas fait espérer, s'il n'avait pas été certain que cet espoir se réaliserait.

Clotilde hocha la tête.

Elle ne croyait plus.

Elle sortirent du pavillon, se dirigèrent vers Vilvaudran.

Pendant ce temps-là, Pierre Jourdan s'en allait vers la verrerie.

Tout d'abord il avait couru pour s'éloigner des deux femmes ; puis peu à peu il avait ralenti sa marche.

Maintenant de temps en temps, il s'arrêtait sous bois, la tête baissée, en proie à des réflexions profondes.

Et il sortait de ces réflexions pour dire, tout haut :

— Oui, oui, c'est cela !. . . .

A la verrerie, à son bureau, au lieu de travailler, il continua son rêve.

Le directeur entra et, le voyant pâle, préoccupé, lui demanda s'il n'était pas malade.

— Non, non, je n'ai rien !. . . .

Il dit cela, le directeur le raconta plus tard, d'un air étrange.

Il ne quitta son bureau, ni pour descendre aux fourneaux ni pour aller déjeuner.

A plusieurs reprises, il essaya de se mettre à son travail habituel, mais il jeta bien vite sa plume, ses crayons, et, la tête dans les mains, se replongea dans ses méditations mystérieuses.

Vers le soir, le directeur entra de nouveau.

Jourdan ne l'entendit pas.

Il tressaillit seulement, comme réveillé en sursaut, lorsqu'il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule.

— Eh bien, Jourdan, vous êtes malade ?

— Non.

— Alors, vous avez quelque chagrin ?

— Je vous assure. . . .

Ses yeux brillaient de fièvre. . . . Son front était brûlant. . . .

Le directeur le regarda longuement en silence.

Mais comment aurait-il pu deviner ce qui se passait en cette âme ? Il crut à des ennuis que Jourdan ne voulait pas avouer et, craignant d'être indiscret, il ne voulut pas pousser plus loin ses questions.

Jourdan se leva, ferma son bureau, laissa les clés aux serrures, alors qu'il les emportait tous les soirs, comme s'il avait eu l'intention de ne pas revenir le lendemain.

Il descendit, traversa la cour de la verrerie et sortit.

CE QU'ON DEMANDE D'ABORD

On demande à un remède, le soulagement d'abord, la guérison ensuite. Nombre de remèdes préconisés pour le traitement du rhume, de la toux, de la bronchite, ne font que soulager et ne guérissent jamais. C'est pourquoi nous croyons devoir signaler tout spécialement à nos lecteurs le *Baume Rhumal*, un remède actif, énergique, qui soulage et guérit toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout 25 cts le flacon.

CHOSSES ET AUTRES

—Le crédit à long terme est une gangrène de notre vie commerciale.

—Deux épées ne peuvent tenir dans le même fourreau. Deux hommes peuvent-ils tenir dans le cœur d'une même femme ?

—Le R.P. Richtot, l'un des prêtres pionniers du Manitoba, a été élevé par le Pape au rang de protonotaire apostolique.

—La kermesse qui vient d'avoir lieu à Montréal, pour subvenir à certaines dépenses de l'hôpital général, a produit \$11,750.00.

—Les yankees de New-York font concurrence aux Parisiens pour la consommation des cuisses de grenouilles. On en consomme 600,000 paires par jour à New-York.

—La total des récoltes à Ontario est évalué à peu près comme suit : Blé d'hiver, 14,516,000 boisseaux ; blé de printemps, 3,677,000 b. ; orge, 12,303,000 b. ; avoine, 84,974,000 b. ; pois, 18,591,000 b.

—Il est question d'un nouveau perfectionnement en télégraphie, qui permettrait d'envoyer un quadruple message instantanément par le même fil et d'avoir la copie imprimée au taux de 350 mots à la minute.

—Le meuble le plus riche et le plus coûteux de l'univers est la chaise qui sert de trône au shah de Perse. Ce meuble, de la grosseur d'un grand buffet, est en or massif enrichi d'un grand nombre de pierres précieuses. On estime sa valeur à \$20,000,000.

—Nicolas Tesla, le célèbre électricien, prétend qu'un homme pourrait vivre jusqu'à 200 ans s'il dormait la plus grande partie du temps. Mais à quoi bon ? La vie serait vraiment par trop ennuyeuse si l'activité et le travail en étaient bannis.

—Le numéro d'octobre du *Monde Moderne* constitue une jolie rentrée d'automne. Il est aussi substantiel que varié, et fait pour consoler, par la lecture, du départ de la belle saison. Il nous transporte en divers lieux, et notamment à Budapest, au cœur de son exposition.

—A l'occasion de la récente visite de l'empereur et l'impératrice russes à la Reine d'Angleterre, la vaisselle d'or de notre gracieuse souveraine a été mise en réquisition pour les repas de ces grands personnages. Cette vaisselle se compose de dix mille pièces. Elle est ordinairement enfermée dans le garde-manger doré, laquelle est une chambre sise au rez-de-chaussée des appartements royaux au palais de Windsor. La vaisselle est dans des coffres en fer, qu'on transporte de palais en palais, suivant le besoin, sous la garde de la milice. La valeur de cette vaisselle d'or est estimée à deux millions de louis.

"VIVE LA FRANCE"

Il vient de paraître une troisième édition de *Vive la France*, paroles de Louis Fréchet, musique de Ernest Lavigne. Ce morceau est en vente chez tous les marchands de musique et chez l'éditeur, J.-E. Bélair, 58, rue St-Gabriel, Montréal. Prix, 25 cents.

—Un écrivain scientifique prétend que jamais une personne n'a commis de suicide dans une chambre peinturée en jaune. S'il faut l'en croire, le jaune est une couleur qui repose les yeux et réjouit le cœur et l'esprit.
Oh ! la science !

FAITES LEUR PRENDRE DU BAUME RHUMAL

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes : pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre quelques doses de *Baume Rhumal* qui les guérira rapidement. Vous le trouverez en vente dans toutes les pharmacies et épiceries, seulement 25c la bouteille.

—*La Revue des Revues*, du 1er octobre 1896 contient : Une Colonie franco-russe au XVIII^e siècle, P. d'Estrée ; La dévotion aux petit chiens dans l'antiquité et en France, F. Engerand ; Une page ignorée de l'histoire des Pharaons (5 gravures), F. Petrie ; Les Pêches miraculeuses (2 gravures), F. Steelcroft ; L'Esclavage des blancs en Angleterre, (4 gravures), R. H. Sherard ; La vie dans la lune, par le prince Kropotkine ; Le gouvernement des femmes (Matriarcat), Tylor ; Au pôle nord en bateau sous-marin, G.-L. Pesce ; Au bord de la route (suite), H. Bang ; Les malheurs de l'Italie, Ouida ; Analyse des Revues ; Revue des livres ; Caricatures politiques (11 gravures).

—*The Land of the Living* : Ce drame est la dernière et la plus vigoureuse production scénique sortie de la plume de Frank Harvey. Pendant trois cents soirées il a tenu l'affiche au théâtre Adelphi à Londres. Nous aurons le plaisir de l'entendre cette semaine au théâtre Royal. Ce drame est une succession de situations fort émouvantes où le héros de l'intrigue, un jeune Anglais fort riche, échappe à un ennemi acharné, en Angleterre puis à des bandits dans le sud de l'Afrique, où il s'est rendu pour reconstituer sa fortune. De son côté, sa femme courtisée par son ennemi personnel Tredgold, après être tombée entre les mains de celui-ci et lui avoir livré inconsciemment un secret important, finit par lui échapper. *The Land of Living*, est représenté avec un grand luxe de décors et par une troupe de premier ordre.

LA COQUELUCHE

Dans le traitement de la coqueluche, les mères de familles emploieront avec succès le *Baume Rhumal*, recommandé par tous les médecins. Vous le trouverez en vente dans toutes les pharmacies et épiceries, seulement 25c la bouteille.

JEUX ET RECREATIONS

DEVINETTE PLAISANTE

Quel est l'objet que l'on désire de plus en plus, quand on s'en dégoûte ?

ÉNIGME

J'ai comme ce tonnerre une effroyable [voix,
Il n'est point ici-bas de monstre plus [sauvage,
Je cours en serpentant les plaines et les [bois,
Et l'hydre en sa fureur ferait moins de [ravage.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 651

Rébus.—Notre vie est entre les mains de Dieu.
Simple question.—On fume un champ avant de le labourer et une pipe on la bourre avant de la fumer.
Enigme.—Portrait.

Ellib et Deux Yeux Bleus, Mile-End ; L.-A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Mile Juliette Gervais, Lowell ; Mile Chayer, E. Bleau, Mile S. Chor, Montréal ; M. Villeneuve, Lachine.

PAS UN JOUR DE MALADIE Depuis Trente Ans RÉSULTAT DE L'USAGE DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

MONUMENT NATIONAL

M. ET MME FRANK MURPHY, DIRECTEURS

GRAND OPERA

Pour une Semaine commençant le 2 Nov.

REPertoire :
IL TROVATORE
LA BOHEMIENNE
FAUST
CARMEN
LUCIE DE LAMEMOOR
MARIANA
I PAGLIACCI
CAVALERIA RUSTICANA

La vente des sièges commencera mardi le 27 octobre, au Monument National, au magasin de musique de Nordheimer, et chez Walker, bijoutier, rue Ste-Catherine.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois par cent sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour la moitié de l'année courante, et que le dit dividende sera payable à son Bureau principal, en cette ville et à ses succursales, le et après MARDI, le PREMIER jour de DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés depuis le 16 jusqu'au 30 de Novembre prochain, les deux jours inclusivement.

Par ordre du comité,
W. WEIR,
Président.

Montréal, 21 octobre, 1896.

Librairie Française G. HUREL 1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

..... LISEZ.....

"Le Monde"

LE SEUL JOURNAL

CONSERVATEUR DU SOIR

A MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :
la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES — ÉPUISEMENT etc. avec les PILULES ANTONIO

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Photo MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS

Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.



Prostration Nerveuse, Insomnie, Faiblesse.

WAZ BROUGHTON, QUE., Oct. 1, 1890.
Le Tonic Nerveux du Dr. Koenig que j'avais commandé était pour une jeune femme de ma famille. — La prostration nerveuse, l'insomnie, la faiblesse, etc., etc., dont elle souffrait, la rendaient inutile à elle-même et aux autres. Il y a grand changement aujourd'hui. Cette jeune personne est beaucoup mieux, plus forte et moins nerveuse. Elle va continuer à prendre votre remède; je le crois très efficace.
P. SARVIE, Frère Catholique.

A Fini Ses Études.

BRIDGEPORT, CONN., Août, 1893.
J'ai eu une première attaque d'Épilepsie il y a à peu près trois ans; plusieurs médecins m'ont soigné sans succès, mais m'ont conseillé d'abandonner mes études théologiques. Le Tonic Nerveux du Père Koenig ne m'a pas failli; après en avoir fait usage j'ai complété mes études, et je suis maintenant assistant. Je connais aussi un membre de ma congrégation qui a été guéri par son emploi.
TH. WIEBEL, Pasteur, 357 Central Av.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Faiblesse recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
ABONNE- Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT — Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., New York, 361 Broadway.**



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

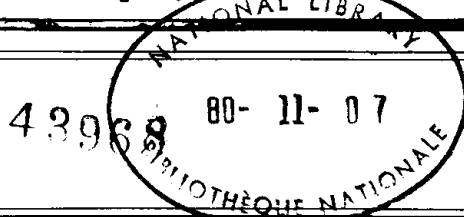
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

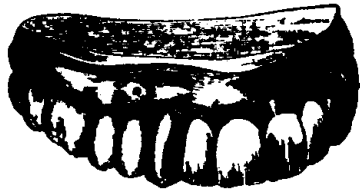
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont- réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 7 octobre 1896

52,211

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

A ceux qui veulent Épargner de l'argent

Quels sont ceux qui ne veulent pas épargner de l'argent ? Quels sont ceux qui n'ont pas à cœur de diminuer les dépenses de la vie ? Y en a-t-il qui veulent payer plus qu'il ne faut pour ce qu'ils achètent ? Nous ne pensons pas. Le grand secret de ce magasin c'est qu'il peut acheter et vendre meilleur marché que les autres magasins, non seulement un ou deux articles, mais tous les articles, nos prix étant uniformément plus bas que ceux des autres magasins.

Gilets d'Hiver pour Dames

Notre étalage de gilets et collerettes d'hiver pour dames ne peut pas être égalé pour le bon goût, la confection ou l'ajustement.

Nos gilets d'hiver en drap beaver noir ou bleu marin, finis dans les derniers goûts, grandes manches et boutons de corne, collet fantaisie, \$3.14.

Gilets en drap cheviotte, dans les derniers goûts, devants box, boutonnent jusqu'au cou, collet de fantaisie et boutons de corne, seulement \$3.98.

Gilets en serge cheviotte noire pesante, collet de nouvelle forme de fantaisie, devant box garnis de braid et gros boutons, pour dames, \$5.05.

Gilets de meilleures qualités jusqu'à \$50.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Étoffes à Robes Noires

Les étoffes à robes noires et de deuil ont toujours été des spécialités chez nous ; nous n'avons jamais offert de meilleures valeurs que celles que nous offrons maintenant. Lisez ce qui suit :

Serge diagonales noires tout laine, 45 pouces, qualité spéciale, 21c la verge.

Drap satin fleuri, tout laine, 44 pouces, 29.

Hop Sacking, tout laine, qualité extra 44 pouces, 53c.

Nouveau drap bouclé, 45 pouces, patrons variés en mohair touffu, 75c.

Nouveaux crépons, nouvelles cheviottes, nouvelles serges, nouveaux bouclés.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Nouvelles Modes à des Prix Modiques

Nous vendrons une toque parisienne importée qui se vend \$20. Nous garantissons de faire une copie fidèle de cette toque garnie avec la même même marchandise et finie de la même manière pour \$4.75

La garniture comprend culotte en velours de soie molle, oreilles en velours de soie, garnis d'osprays, de fleurs d'Iris de plumes d'autruches et d'ornements brillants pour \$4.75.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame